

Richard Abibon

Nom-du-Père et phallus

Expliqués par trois métaphores : Topologique, économique et mythologique

Rêve

La mafia, nous rançonne, ma fiancée (ou sœur) et moi. Au sortir d'un casino, où je vais habituellement je n'ai pas assez pour payer. Je sais que j'ai de quoi à la maison. Ils ne veulent pas me laisser partir, toujours très aimables mais implacables. Finalement ils gardent ma fiancée-sœur en otage (toujours très élégants) en menaçant des pires choses pour elle si je ne viens pas payer à temps, avec une heure fixée. Je sais que j'ai de quoi, c'est sans problème, et la somme n'est même pas excessive. Ils me laissent aller.

Il y a quelques temps, j'ai vu « Insoupçonnable », le film de Gabriel Le Bomin, où un couple de jeunes gens flambeurs de casino se fait passer pour le frère et la sœur afin de piéger un riche monsieur d'âge mûr.

Le samedi précédent, je n'avais pas pu payer le billet d'avion pour mon voyage en Chine, car le plafond de ma carte bleue était atteint, quoique j'aie largement de quoi sur mon compte. Mais je m'étais senti terriblement coupable, comme si j'avais commis un délit. Je savais très bien que non. D'ailleurs, ça s'est arrangé dès le lundi sur un simple coup de fil à la banque. Curieusement, c'est dans la nuit du lundi à mardi que j'ai rêvé de ça, lorsque tout était réglé, comme si le problème était toujours là.

Finalement, ce n'est pas si curieux que cela : la dette est incommensurable. Toute dette dans la réalité rappelle la dette symbolique que toute une vie ne parvient jamais à rembourser. J'avais dû être travaillé beaucoup plus que je ne le pensais par le film en question. Il me revient à présent que le couple principal est formé par deux jeunes gens issus de la DDASS, qui s'étaient connus dans la même famille d'accueil. Justement, pour eux, apparemment pas de dette, puisque pas de parents. Ils considèrent au contraire que la société leur doit quelque chose : les parents qu'ils n'ont pas eus. Oh, ils ne sont pas des adeptes du grand banditisme, mais ils attendent du destin cette fortune dont ils ont été spoliés. Au casino, en effet, l'argent qu'on peut gagner n'est pas le fruit du travail ni d'un don particulier ; ce ne peut être que le fruit du hasard. Alors, lorsque l'occasion se présente de dépouiller un riche homme mûr attiré par la jeune femme, il n'y a pas de raison morale qui tienne. C'est ce que le Providence fournit en dédommagement d'une enfance volée.

J'imagine que les gens de la mafia sont un peu tous sur ce prototype, poussé à l'extrême : ils rackettent et volent, prenant l'argent là où il se trouve, sans état d'âme, car ils le considèrent comme un dû. La dette est placée du côté de la société. C'est ainsi que je fabrique les personnages de mafieux dans mon rêve. Je ne prétends pas avoir raison dans mon analyse des comportements mafieux, je dis juste que c'est ainsi que mon imagination travaille. A l'inverse, pour moi, la dette est de mon côté. Je dois payer. Certes, je sens une menace, mais ce n'est pas ça qui me fait obtempérer : je suis persuadé que je dois. Un paradoxe subsiste cependant : je m'identifie à ces jeunes flambeurs de casino, tout en étant la victime de la

mafia. Je venais en effet de faire beaucoup de dépenses pour des voyages non nécessaires mais plaisants, sans attendre la moindre fortune en retour, si ce n'est celle du pot.

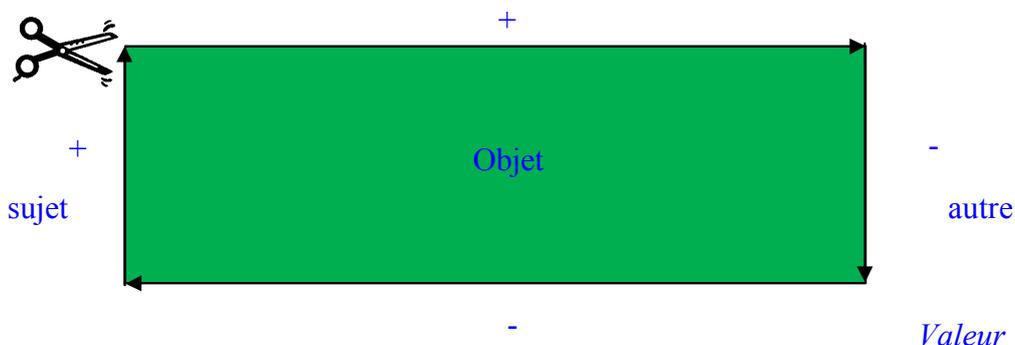
Quoi qu'il en soit, la dette apparaît comme l'une des formes du Nom-du-Père, telle qu'elle a pu être analysée par Freud dans le cas de l'homme aux rats. Il s'agissait, dans ce cas-là de la dette du père que le fils n'arrivait pas à rembourser. Ainsi, la plus petite dette de la vie quotidienne rappelait l'impossible de cette incommensurable héritage négatif, rendant impossible aussi le paiement de la première. Comme je dis toujours, mieux vaut en rêver que de fabriquer un symptôme pour exprimer la même problématique. Car dans le cas de l'homme aux rats, la dette impossible à payer aboutissait à une considérable désorientation du sujet, dans sa vie comme dans l'espace. A l'inverse, pour moi comme pour beaucoup d'autres, la dette donne une orientation : tout simplement, gagner de l'argent, ce qui oriente les études, la recherche d'un emploi, les espoirs de promotion, etc. En ce qui me concerne plus particulièrement, mon nom, Richard, qui ne m'a pas été donné au hasard, me donne la mission de refaire la fortune familiale amassée puis perdue par mon grand père paternel, Auguste, dont je porte aussi le prénom en deuxième position. Dans un premier temps, cela obscurcissait plutôt mon horizon : à 18 ans, j'y tournais le dos résolument, en assurant mon orientation d'alors sur toutes les maximes morales que je pouvais trouver discréditant l'enrichissement, telles que les évangiles, le marxisme, l'enseignement de Gandhi. Heureusement, j'ai vite compris que je n'irais pas très loin dans la vie en l'orientant seulement sur des préceptes moraux. La psychanalyse est venue y aider, en m'aidant à comprendre de quelle façon j'étais ainsi pris dans les significations du Nom-du-Père, précisément, du nom que m'avait donné mon père en référence à son propre père.

La moindre dette oriente, au sens où elle indique un futur dans lequel elle sera payée. En quelque sorte, elle donne le sens de la vie, même si elle ne se présente pas toujours de façon aussi explicite en termes pécuniaires. Quelque part, on se veut digne de ses ancêtres, à moins qu'il ne faille réparer une indignité quelconque, et ce que je vais faire dépendra toujours plus ou moins de ce qu'ils ont fait, dans le même sens ou dans le sens contraire.

Le lecteur ne supportant pas la topologie peut allégrement sauter le chapitre suivant et passer au suivant du suivant intitulé : [Question de sens : épreuve mythologique](#). (ctrl + Clic sur ce lien pour y parvenir directement).

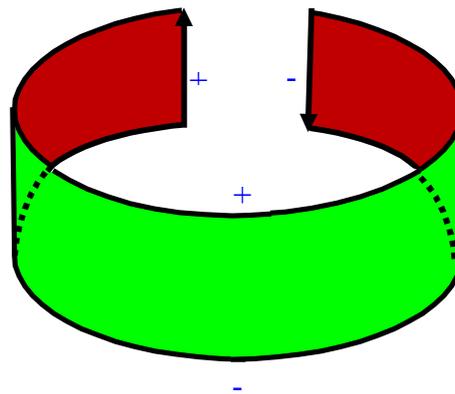
Question de sens : épreuve topologique et économique

La topologie donne une écriture très générale et abstraite de ce fonctionnement. Imaginons une bande de papier posée plat. Donnons un sens continu à ses bords, en suivant ce que le découpage de ce rectangle dans une surface de base avait imposé au parcours continu des ciseaux :

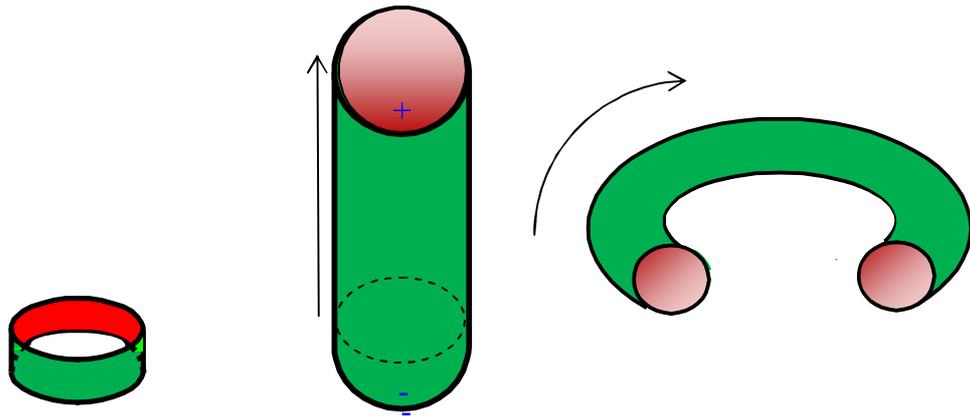


Imaginons alors qu'il s'agit d'une écriture de la circulation de l'argent, ce qui est aussi une écriture de la circulation de la dette. La surface centrale représenterait ainsi l'objet ou le service qu'on achète ou qu'on vend. Cet objet est limité par les conditions de valeur, c'est-à-dire par la coupure qui en dessine les contours, en le *mettant en valeur* par rapport au vide de l'environnement. De notre point de vue, et bien que nous ayons procédé à une écriture continue du sens, les flèches à droite et à gauche se retrouvent dans des sens opposés, ainsi que celles du haut et du bas. En termes fiduciaires, cela voudrait dire qu'un gain a été réalisé d'un côté et une perte de l'autre. Nous aurions divisé notre capital en deux, la longueur et la largeur, afin de procéder à deux achats différents ou deux emprunts différents afin de disposer du dit capital. Dans ce dernier cas, nous avons contracté une dette qui laisse supposer un remboursement futur. Il se peut aussi que, pour effectuer un achat, nous ayons demandé un emprunt, ce qui nous a permis d'enregistrer une rentrée d'argent (+), mais avec des frais (-), suivie de sa dépense (-), sachant qu'il a bien fallu couvrir les frais de l'emprunt avec ce que nous disposions déjà (+). Enfin, on peut lire tout cela en référence à Marx et comprendre dans le petit côté du rectangle la plus-value qui s'ajoute à toute transformation d'un objet dont la valeur d'origine serait le grand côté ; ou encore, le grand côté serait cette valeur d'origine augmentée de la plus-value que le travail a apporté à une valeur représentée par le petit côté.

Comme dans tout compte bien tenu, l'argent des recettes *couvre* celui des dépenses. Nous pouvons le symboliser par un recouvrement de côté *moins* par le côté *plus*. Soit en commençant par le petit côté, ce qui semble pratique et naturel, tout en correspondant aux usages qui exigent de payer d'abord les intérêts :

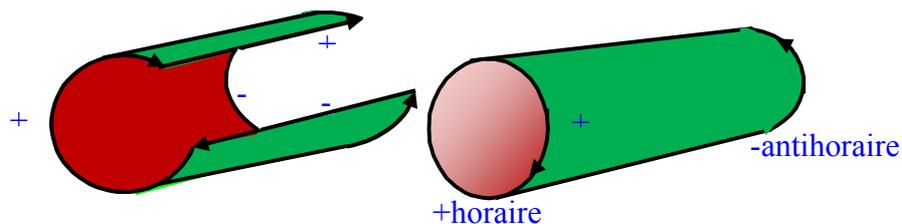


Mais alors, si nous voulons conserver les proportions de notre polygone devenu cylindre, comment joindre les deux bouts restés distants ? Nous serions contraints de lire cela comme le fait de payer la plus-value sans payer la valeur d'origine de l'objet, ce qu'aucun vendeur ne laisserait faire. En topologie mathématique traditionnelle, on ne tient pas compte des proportions : on augmente la hauteur de ce cylindre jusqu'à ce que, devenant largement plus grande que la circonférence, elle permette la torsion de rabouillage, soit *l'annulation* au sens fort du terme de la dette :

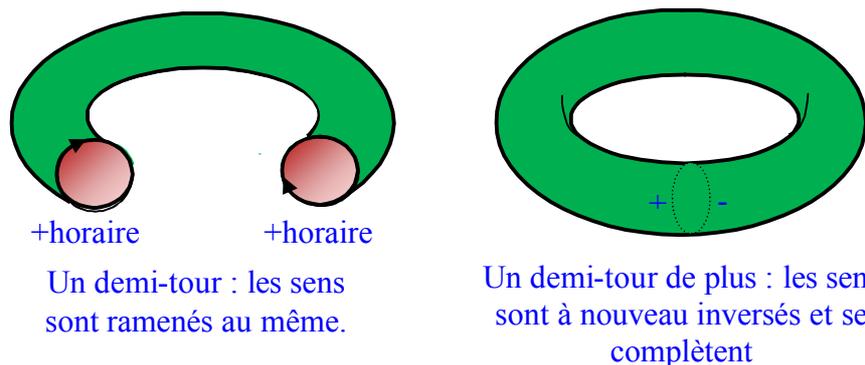


C'est-à-dire que l'objet devienne zéro pour le vendeur (il le cède) et la somme correspondante zéro aussi pour l'acheteur (il la dépense). Mais nos hypothèses de bases ne permettent pas ce genre manipulation qui reviendrait à augmenter démesurément les intérêts ou la plus value jusqu'à les rendre largement plus importants que le capital.

Nous sommes donc contraint de commencer par le grand côté, ce qui correspondrait à rembourser d'abord le capital :



...Ce qui, nous permet plus facilement de régler aussi la dette du petit côté, c'est-à-dire les intérêts ou la plus-value :

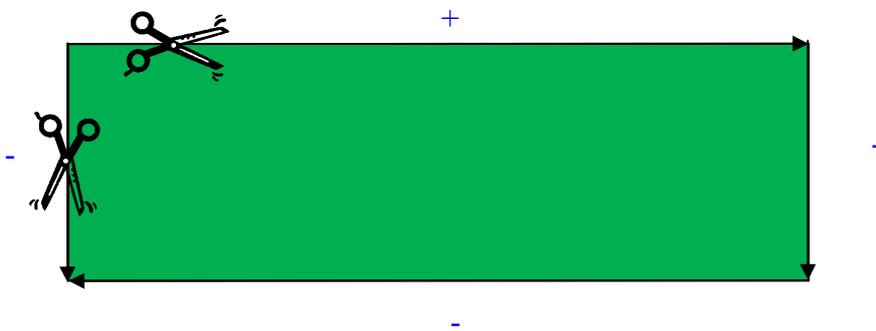


Ce qui nous donne quelque chose qui ressemble à un pneu, une bouée ou, plus élégant, une bague ; on l'appelle un tore. Du point de vue psychanalytique, ce serait une écriture des comptes bien tenus, autrement dit, une image du corps dans laquelle les fluides circulent correctement, chaque repas et chaque pulsation venant remplir ce qui se vide régulièrement. La tension équilibrée entre les moins et les plus, entre les manques et les satisfactions, entretiendrait la consistance de la surface du corps comme celle des cavités internes nécessaires à la circulation de la vie. De surcroit, nous avons une belle et bonne

différenciation entre l'intérieur et l'extérieur, autrement dit entre le moi et l'autre, permettant de réguler correctement les échanges : ceci est à moi, ceci est à toi.

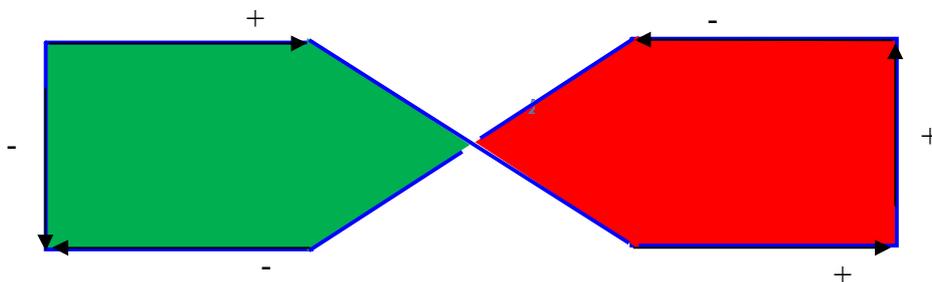
Mais que se passe-t-il dans mon rêve ? Je viens de régler une dette dans la réalité et mon rêve considère qu'il faut encore la payer ! Ceci est à rapprocher des rêves d'examen que tout le monde a fait un jour ou l'autre : on doit repasser un examen que pourtant on sait très bien avoir passé dans la réalité avec succès. Ceci se comprendrait peut-être si on avait raté : on exprimerait alors en rêve le désir de se donner une nouvelle chance de succès. De même, si j'avais, dans la réalité, une dette que je n'arrivais pas à payer, on concevrait que je me donne en rêve les moyens de le faire. Eh bien, non, c'est le contraire !

Il y a donc une perturbation dans la circulation des échanges de valeur. Comment en rendre compte ? Dans mon rêve, et donc, par extension, dans tous ces rêves d'examen comme dans le délire de l'homme aux rats, tout se passe comme si l'un des sens de notre rectangle de base s'était inversé :

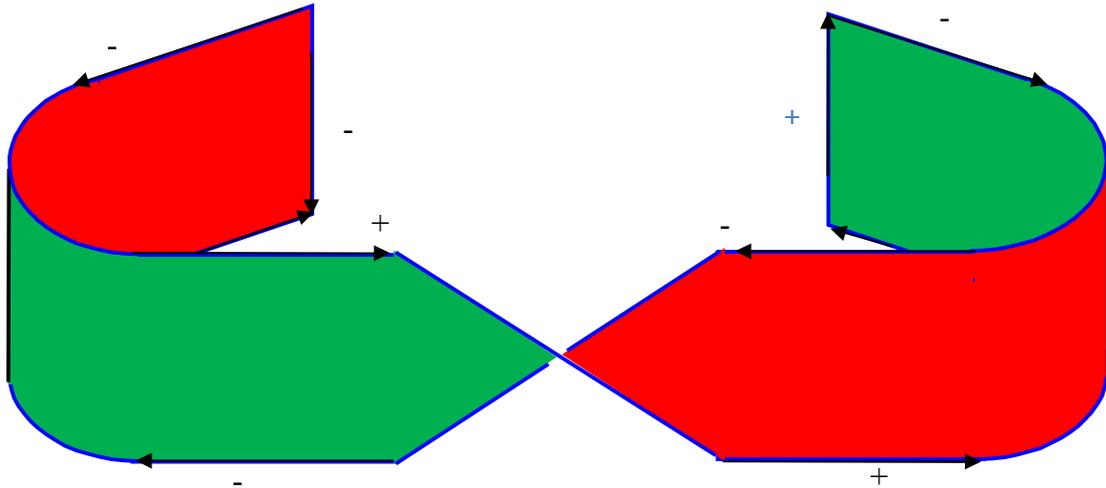


Du point de vue du travail manuel il est assez intéressant de noter que, contrairement au coup de ciseau continu du premier modèle, deux coups de ciseaux de sens contraire sont ici nécessaires. Un malentendu, une méprise, une erreur, une mauvaise foi, un déficit sur le compte, un refus de lâcher quelque chose...

Nous voyons bien que si nous refermons notre bande comme précédemment, aucun *plus* ne viendra recouvrir le *moins*. Au contraire, une dette supplémentaire va s'ajouter à la précédente. Rembourser la dette va donc nécessiter un effort supplémentaire, ce que nous pouvons écrire sous la forme d'une torsion appliquée à la bande de papier :



Alors, par deux torsions supplémentaires, comme précédemment, nous pouvons refermer la bande de façon à ce que le *plus* recouvre le *moins* :

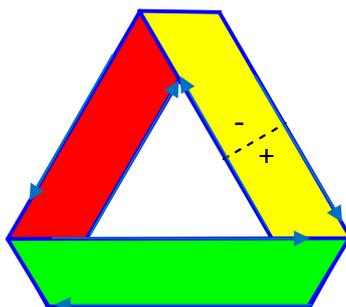


Après collage du *plus* sur le *moins*, nous pouvons constater l'effet secondaire de l'opération : les deux autres côtés orientés + et -, non seulement ne se recouvrent pas, mais se retrouvent à la fois en continuité et en opposition l'un avec l'autre ; cela veut-il dire qu'ils vont s'annuler, comme la dette et son remboursement ? Ou s'ajouter ? Ou encore que tout cela va rester dans l'indécidable ? Du point de vue topologique, le raboutage du petit côté provoque une annulation de cette dimension, mais pouvons-nous en dire autant de ce grand côté ? Si nous voulons garder les proportions que nous avons définies à la base, c'est impossible : nous sommes dans l'impossibilité d'effectuer un recouvrement de ce côté sur lui-même, puisqu'il est devenu bord unique. Si nous voulons être tout à fait une conformité avec le modèle, nous devons noter que l'annulation du petit côté est à la fois effective et non effective. Globalement il n'y a plus qu'un côté à rembourser (mais il a doublé sa longueur), mais localement la surface a bien toujours deux côtés.

L'interprétation en tombe naturellement : si nous pouvons rembourser les plus-values actuelles que nous ajoutons localement par notre travail (les torsions) au capital que nous ont laissé nos ancêtres, nous ne pouvons pas rembourser cette dette *originale*, dont nous ne connaissons jamais le montant exact. Pire : le dédoublement de sa longueur nous oblige à répéter *au moins une fois* le paiement. Et re-pire : ceci n'est pas sans conséquence sur les plus values qui, d'un point de vue, se sont annulées mais, à cause de cette surface de base, restent, du point de vue local, non nulles.

Il est vrai que nous pouvons en dire autant dans notre expérience du tore : *l'annulation* ne nous laisse pas avec rien, mais avec un anneau. Ce dernier est à la fois l'objet et la mémoire de la transaction, telle la bague au doigt de ceux qui se sont échangés l'un à l'autre.

En attendant, nous pouvons mettre à plat l'objet obtenu que nous reconnaissons pour la bande de Möbius, dans l'écriture que je considère correcte, c'est-à-dire, celle qui tient compte de ses trois torsions telles que nous les avons vues se former ci-dessus :



Nous avons vu que, pour le tore, deux torsions d'un demi-tour étaient nécessaires au raboutage (en fait quatre : deux pour chaque côté). Ici, trois ont été nécessaires.

Pour le lieu du recouvrement (+ -), nous sommes obligés d'adopter une couleur supplémentaire, le jaune. Car si nous avons colorié en vert le dessus et en rouge le dessous, nous ne pouvons nous prononcer sur la position de cette troisième « face » : elle est à la fois dessus et dessous, représentant dans sa localité la caractéristique de la bande de Möbius dans sa globalité. En effet, le dessus est devenu partout le dessous, puisque nous les avons mis en continuité, mais dans cette partie là de la mise à plat et de notre point de vue de lecteur, c'est écrit de manière formelle et indubitable. Dans les deux autres parties, nous voyons la circulation « normale » de la valeur, celle-ci étant représentée par la surface : la recette, verte vient recouvrir la dépense, rouge, qui passe dessous. Tout se passe comme si la représentation de l'objet, la surface, tenait compte de son échange entre deux personnes ; l'une qui le vend, et qui reçoit l'argent (rouge), l'autre qui l'achète en dépensant (verte). L'objet lui-même n'est objectif qu'au regard de la science. En tant qu'objet d'échange entre les gens, il présente... au moins trois faces. Il reste une face indéterminée, dont on ne sait pas à qui elle appartient (jaune). Elle témoigne de ce qui rend l'objet insatisfaisant : tant à l'acheteur qui, après un bref moment d'euphorie, se retrouve toujours un peu déçu et pense déjà à l'objet suivant, qu'au vendeur qui médite déjà au moyen de faire plus d'argent au prochain coup.

L'anomalie de sens que nous avons introduite dans notre polygone de base nous a obligés à une torsion supplémentaire, mais celle-ci ne résout pas le problème. Nous pouvons rembourser l'une des dettes, mais pas l'autre. Ce surcroît de dette, ou cette tendance que nous avons à en rajouter dans la souffrance quand un petit malheur nous arrive, je ne vois qu'une façon de l'expliquer : elle exprime le manque fondamental issu de la génération, autrement appelé pulsion de mort par Freud et Nom-du-Père par Lacan. Elle met en place la répétition et le désir parce qu'elle inaugure le manque comme impossible à combler. Nous y perdons en tranquillité, mais ce n'est pas recouvert par ce que nous y gagnons en désir. Cette insatisfaction mortifère est paradoxalement ce qui nous pousse à vivre.

Or, pas de génération sans différence des sexes ni sexualité. Mon rêve me dit en effet que ma fiancée est retenue en otage. Elle est donc liée à cette question de la dette et si je ne m'acquitte pas, je ne pourrais plus mettre en jeu mon phallus dans mon rapport à elle. Ce sera la castration. Peut-être même que c'est cela, la menace que la mafia laisse planer sur elle. Peut-être bien qu'il s'agit d'une réminiscence de la pensée infantile selon laquelle les femmes sont ainsi d'avoir subi « les pires choses », c'est-à-dire la castration. Menace qui, donc, plane également au-dessus de ma tête.

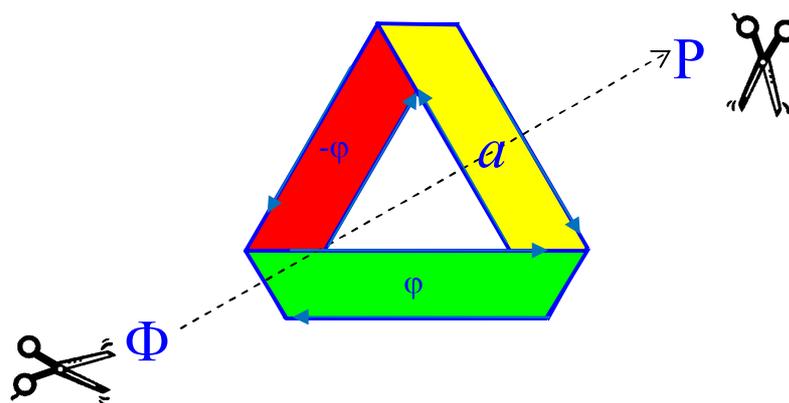
La mafia, voilà une figure des parents et, de manière plus approfondie, de la génération comme telle, c'est-à-dire de ce que nous devons aux ancêtres, au Nom-du-Père. Elle réclame toujours plus, car cette dette est incommensurable : nous ne savons comment l'évaluer. Nous ne savons même pas, après tout, s'il s'agit d'un plein ou d'un vide, d'un dessus ou d'un dessous, d'une somme symbolique que nous devons en remerciement de l'héritage qui peut être tout aussi bien pécuniaire que symbolique, ou d'une somme

symbolique que nous pensons due et que nous passons notre vie à réclamer, car nous estimons qu'on ne nous a pas donné ce que nous nous pensons en droit d'attendre.

Certains tirent la couverture d'un côté (le remerciement répété à l'infini, confinant au sacrifice) ; d'autres, de l'autre (la réclamation infatigable, conduisant à la délinquance), mais, chez tout le monde, cette façon d'accentuer un versant reste une illusion, une manière de masquer l'ambiguïté fondamentale de la problématique : un déçu vaut des sous.

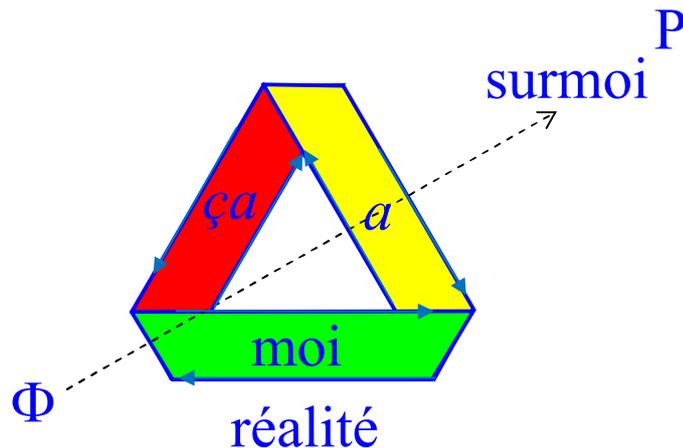
Le phallus, on sait à peu près à quoi s'en tenir avec lui : il est là *et* il n'est pas là, c'est ainsi qu'est perçue la différence des sexes par les enfants, comme les flèches le long du bord de l'écriture de la bande de Mœbius, qui restent de sens contradictoire. L'équation peut être claire : $1 = 0$, ou encore : $\varphi = -\varphi$, la pire des choses, la menace qui plane, la castration. Au moins peut-on dire en écrivant l'équation autrement : $-\varphi/\varphi = -1$, ce qui nous fait, *au moins*, une assise pour l'identité. Mais cela s'articule à une autre équation à résoudre dont l'un des membres reste une pure inconnue. Tout ce qui vient combler un manque, selon l'équation freudienne : pénis = enfant = argent = merde est un équivalent du phallus = φ , étalon du manque, parce qu'il se lit sur le corps. C'est la lecture de la bande de Mœbius du point de vue local : elle a toujours, localement, un dessus et un dessous.

Mais ce que nous devons aux ancêtres, et plus largement à l'Origine, ne se lit que dans des grimoires aux inscriptions, au mieux traduisibles après beaucoup d'effort, au pire illisibles parce qu'écrites en une langue oubliée comme les hiéroglyphes avant Champollion, ou corrompue par les outrages du temps, ou encore semblables à des traces qui ne seraient jamais parvenues au stade de l'écriture. Voilà ce qui se présente comme un impératif surmoïque, Moloch jamais satisfait du nombre des victimes qu'on lui sacrifie. $\varphi/x = a$: la division du phallus par une quantité inconnue donne le concept de l'objet a chez Lacan c'est-à-dire la part insaisissable de l'objet, reste qui sans cesse relance le désir. Le bord unique et de sens contradictoire de la bande de Mœbius dans sa lecture du point de vue global : le dessus, c'est le dessous. L'opérateur de la division ($/$), premier coup de ciseau, voilà le Nom-du-Père, P (éventuellement : paternité). L'opérateur ($/$) de la division phallique, second coup de ciseau contradictoire, $-\varphi/\varphi$, nous le nommerons le phallus symbolique, Φ (éventuellement : masculinité). La contradiction de sens coups de ciseaux empêche que l'une et l'autre des divisions tombe juste.

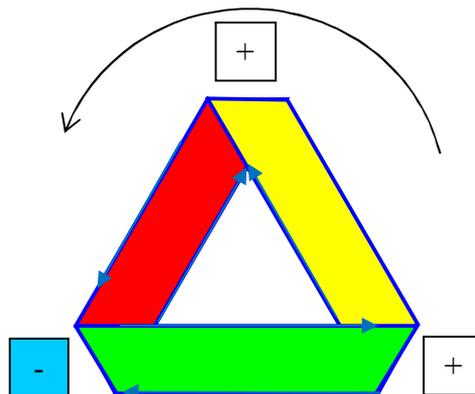


Le $-\varphi$ de la castration est la plupart du temps inconscient, recouvert comme un trou dans le budget par l'appel conscient à une ressource fiduciaire phallique. Leur équivalence imaginaire est écrite par l'équivalence des dessus et des dessous de la zone orientée de l'écriture. Et pourtant cette division est perturbée par l'autre division à laquelle elle est liée :

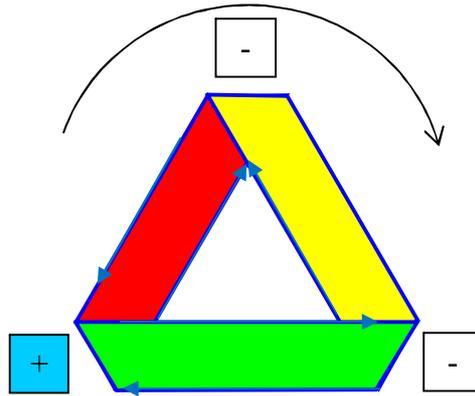
celle opérée par le Nom-du-Père, empêchant le total recouvrement de la dette comme c'était le cas dans le tore précédemment construit. La surface désorientée a (à la fois dessus et dessous) interdit que la face $-\varphi$ disparaisse totalement sous la surface φ , ce qui donne raison de l'échec perpétuel du refoulement, bien repéré par Freud, et que j'ai métaphorisé jusqu'ici par le recouvrement de la dette. Tout ce qui est de l'ordre du refoulé l'est plus ou moins sous le signe de la castration : voilà le ζa de Freud tandis que la zone qui se rattache à la réalité extérieure s'impose comme le moi qui refoule l'idée de castration, poussé en sous main par les impératifs du surmoi, commandé depuis la dette due aux ancêtres c'est-à-dire au Nom-du-Père (P).



Pour achever cette formalisation, nous pouvons tirer parti d'une particularité bien intéressante de l'écriture de la bande de Mœbius. Si l'on se donne un sens arbitraire, par exemple antihoraire, on constate que deux torsions sont de même sens (de dessus à dessous) et une de sens contraire (de dessous à dessus). Un *moins* s'oppose à deux *plus*. Nous avons là une écriture de l'incommensurable de la dette :

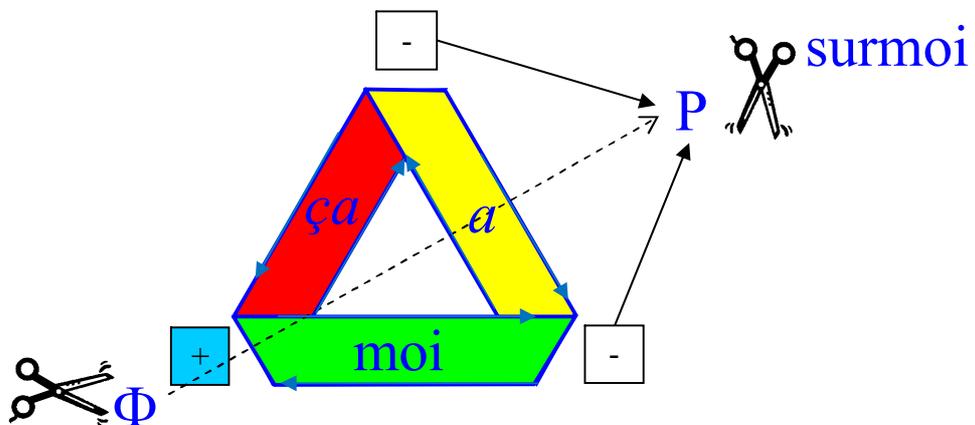


En choisissant le sens horaire, nous aurions l'opposition inverse, un *plus* contre deux *moins*, représentant l'infini de la revendication :



Il ne s'agit pas de deux structures mais bien de la même bande de Möbius observée de deux points de vue différents. Le point de vue de chacun varie en fonction des lieux, des interlocuteurs et des moments. Mon rêve condense les deux points de vue : dans la revendication, je suis le flambeur, comme les jeunes délinquants qui attendent la fortune du hasard au casino ou dans un substitut du père à dépouiller ; dans la dette, je souhaite satisfaire aux impératifs de la mafia.

La dissymétrie des *plus* et des *moins* correspond à l'anomalie que nous avons introduite dans le polygone fondamental tout en décrivant la disproportion qui articule le rapport de Φ à P :



Pourquoi ne pas reconnaître dans cette opposition dissymétrique la différence de sens de nos deux coups de ciseaux *originaires* ?

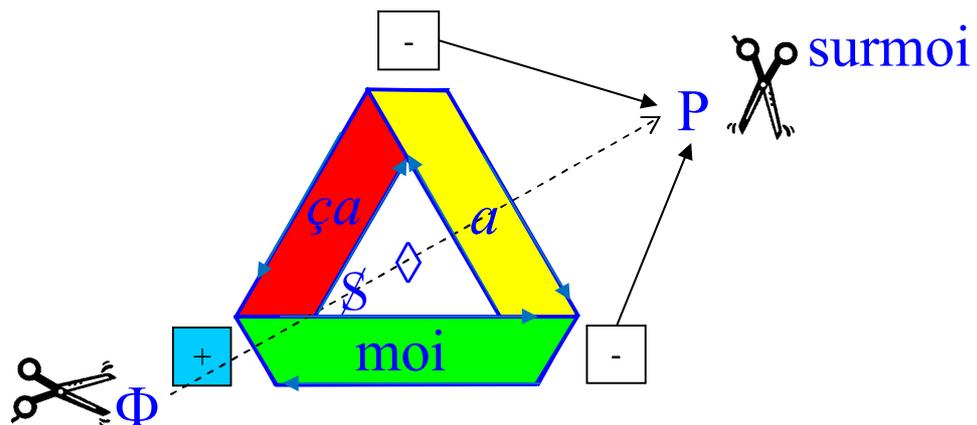
La disproportion serait évidemment identique en échangeant les *plus* et les *moins*. Φ c'est *une* torsion, P ce sont les *deux* torsions de sens contraire. La dette est toujours *au minimum* deux fois plus grande que ce qu'elle est. D'où la nécessité de payer une deuxième fois en rêve la somme déjà remboursée, ou l'impératif de repasser l'examen déjà obtenu. La même chose dans l'autre sens c'est-à-dire une revendication toujours d'autre chose devant l'injustice de ce qui nous a été donné.

La torsion représente toujours le virement, la *Verschiebung* de Freud, le moment de bascule d'un investissement à un autre, libidinal ou financier. Ce n'est pas un hasard si Freud a emprunté le terme au vocabulaire bancaire. Il s'agit de la *valeur* que nous accordons aux objets, y compris ces objets d'amour que sont les autres sujets. Comme il l'avait bien repéré,

d'une part la libido oscille toujours entre ces deux objets que sont le moi et le monde extérieur (narcissisme vs libido sexuelle), d'autres part entre plusieurs objets du monde extérieur puisque, de structure, aucun ne peut s'avérer satisfaisant. C'est pourquoi le mouvement de torsion dans toute sa dimension temporelle, paiement d'une dette, émission d'un emprunt, changement d'objet, est une bonne représentation de la libido.

Si Φ et P sont des fonctions, c'est-à-dire des diviseurs, ils ne peuvent être représentés en objets dans une écriture topologique. Ils sont dans ce qui n'est pas écrit, la troisième dimension du trou qui tourne autour de l'objet représenté. Les torsions, qui ne sont représentées que par les bords séparant le dessus du dessous, en donnent cependant une écriture : trace du mouvement qui a été ou qui sera, mais mouvement temporel impossible à écrire du fait même du caractère par nature statique de celle-ci. Nous reconnaissons dans ces bords la trace du signifiant, c'est-à-dire la lettre, telle qu'elle s'écrit comme souvenir de la parole, tandis que les surfaces écrivent les signifiés que ces signifiants ont produits. Tout cela n'est donc rien d'autre que la structure du langage, dans laquelle un signifiant peut aller dans un sens mais en même temps dans l'autre sens en fonction du contexte (sens contradictoire des bords), ou dans des sens diversement tordus, comme le montre la structure de la bande de Möbius. Le signifiant n'est pas identique à lui-même, et tout texte se présente comme un ensemble qui ne se contient pas lui-même. Si $\varphi - \varphi = 0$, $P - P = x$. Un signifiant renvoie toujours à un autre signifiant et non à un signifié définitif, ce qui peut s'écrire : $[S \rightarrow S']^P_\Phi$ et qu'on peut lire le long du bord de la bande de Möbius.

Le mouvement de torsion, esquisse la tentative de recouvrir la dette originaire, puis les nombreuses dettes actuelles que nous contractons chaque jour. Nous y lisons donc aussi le mouvement du sujet dans sa lutte contre ce qui lui est apporté d'obligations et d'impôts par les ancêtres, la destinée, le manque fondamental, la castration. Dans le désir d'être comblé par l'objet, le sujet en conçoit le fantasme, comme l'écrit la formule lacanienne : $\$ \diamond a$. Mais c'est aussi le désir de conserver le manque comme vide protecteur contre les apports du capital fondamental. L'ambiguïté de l'objet a , représentée par la surface jaune, convient à cette ambivalence dans laquelle le sujet se retrouve comme tel : à la fois dessus et dessous, elle représente le phallus à la fois là et pas là, le désir de la satisfaction et la nécessité du manque.



Ce n'est pas pour rien que j'écris le sujet dans le trou central : contrairement au moi, il n'est pas une surface, mais une fonction. Il s'actualise dans l'opposition systématique qu'on rencontre chez la plupart des enfants, et qui ne cesse pas toujours avec l'âge adulte, s'étant réfugiée dans les symptômes ou les rêves. Je voulais ceci et, maintenant, je n'en veux pas. Je

veux ceci et aussi cela, qui est contradictoire. Je ne veux pas avoir de dette et pourtant mon rêve en invente une supplémentaire. Je voudrais bien être à côté de ma fiancée, mais j'invente un mafia qui la retient en otage. Le sujet représente ce mouvement où il s'identifie à la fonction phallique en tant qu'elle s'oppose à la fonction du Nom-du-Père.

C'est ainsi qu'on lit la bande de Möbius non comme le fantasme, qu'elle inclut, mais comme le poinçon qui en décrit la structure comme étant celle du langage. Le poinçon est à la fois le symbole de la réunion et de la séparation. La bande de Möbius est à la fois coupure, car son bord unique n'a qu'une dimension, et surface, car elle a conservé les deux dimensions de sa surface originale.

Question de sens : épreuve mythologique.

Voyons à présent comment la mythologie traite ce fondamental paradoxe du regard qui souhaite voir et ne pas voir, de la bouche qui veut être nourrie en continuant d'avoir faim, du portefeuille qui désire dépenser sans compter tout en restant confortablement garni, du rêveur qui tient à régler ses dettes auprès de la mafia en oubliant que c'est lui qui a inventé ce rêve, cette mafia et cette exigence. En bref, l'histoire non seulement du débiteur qui veut payer ses dettes deux fois, mais encore de celui qui, se croyant créancier, réclame deux fois son dû.

Contrepoint imagé des rapports dissymétriques du père avec le phallus, je propose quelques illustrations picturales montrant comment la structure perdure à travers les lieux, les siècles et les modalités de représentation.

D'abord avec cette Vierge en gloire, de Robert Campin (1375/1379-1444) (vers 1430)



Entre Saint Pierre, tenant les clefs du paradis, et Saint Augustin qui tient un livre et son cœur, un donateur voit les cieux s'entrouvrir sur la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus. Mais l'auréole solaire qui serait presque éblouissante n'apparaît-elle pas comme l'iris de l'œil de Dieu ? S'il est le soleil, elle trône sur un croissant de lune, reine de la nuit bien longtemps avant l'opéra de Mozart. Le paradis serait ainsi le lieu de réalisation du fantasme, les clefs phalliques représentant l'instrument de l'ouverture de ce lieu. Le cœur, c'est-à-dire l'amour, et le savoir en sont les autres clefs, comme autant d'équivalents phalliques. Pourtant la visée complémentaire de tous ces phallus, la serrure de ces clefs, l'ignorance de ce savoir, la demande d'amour infinie, n'est-ce pas la femme, fût-elle mère ? Or, ce but ultime proposé par Dieu lui-même - elle apparaît dans l'œil de Dieu - se trouve jalousement surveillé par l'Être suprême comme objet interdit réservé à Lui seul. Paradoxe.

Magritte ne s'en serait-il pas inspiré, quelques cinq siècles plus tard ? D'abord d'une façon assez douce :



L'objet regardé, le ciel, se trouve confondu, avec le regard lui-même sous les apparences de la réflexion.

Puis, en rentrant dans le vif du sujet :



L'objet de la curiosité sexuelle, la femme, et plus particulièrement ses attributs sexuels, se confondent avec l'œil qui regarde. Notre vierge en gloire était, certes, bien habillée, mais ne trônait-elle pas aussi au centre de l'œil ? Ne confondait-elle pas ainsi regard et objet regardé, concupiscence et surveillance, ça et surmoi ?

On comprend que l'inspiration de Victor Hugo, dans son fameux poème, ait pu parler à de si nombreux lecteurs : « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn ». L'observation du sexe féminin, fut-il le plus sacré et le plus enfoui sous les voiles, se fait sous l'œil de Dieu, avec le châtement qui s'en impose : la castration, qui laisse aussi muet que la bouche fermée en sexe de la jeune femme de Magritte. L'œil qui interdit l'objet du regard est aussi bien l'œil qui regarde. Ainsi l'œil qui s'offre le plaisir de la vue s'inflige en même temps la pénitence pour avoir regardé. Vous me direz, mais, Caïn s'est rendu responsable de la mort de son frère Abel, non de l'observation d'un sexe quelconque. Exact, mais il en est ainsi de toute jalousie fratricide : ce pourquoi l'on tue n'est autre que l'exclusivité du regard de la mère qu'on n'a pas manqué d'observer au bain ou au lit avec le père. L'œil obsédé par l'incompréhensible différence sexuelle la repère aussitôt comme répréhensible. Car ce qu'on voit contient en même temps ce qu'on ne voit pas, le phallus soumis la castration. La culpabilité de ce regard-là redouble celle du fratricide. Cette pulsion meurtrière ne fait elle-même que redoubler celle éprouvée à l'égard du rival fondamental, le père, dont l'œil ne cesse veiller à la conservation de son bien sexuel, la mère.

Le tableau de Magritte se nomme d'ailleurs : le viol, renvoyant tout regard sur le sexe à sa sanction par le regard de Dieu, ($\Phi \rightarrow P$) comme s'il s'agissait d'une effraction et donc d'un délit, quelle que soit l'intention, tendresse, angoisse ou agressivité contenue dans ce regard.

On connaît le châtement que Diane fit tomber sur Actéon, coupable de l'avoir surprise au bain :



Il fut changé en cerf de sorte que ses propres chiens, ne le reconnaissant pas, le dévorèrent comme le gibier qu'il était devenu, ce que l'on peut voir sur la droite de cette œuvre de François Clouet. Peintre de cour, il a choisi de donner à son Actéon les traits du roi Henri II, figure du pouvoir et de l'autorité judiciaire, instrument de Dieu sur terre, tandis que Diane chasseresse s'impose en l'image de sa maîtresse Diane de Poitiers. Celle-ci dissimule

son sexe sous un voile noir, en raison du deuil du roi qui portait ses couleurs lors du tournoi qui lui fût fatal. Or, le rapprochement de ce voile noir avec sa peau blanche de nymphe reproduit non seulement l'opposition de couleurs des vêtements royaux, mais tout simplement le contraste que les poils pubiens entretiennent avec la peau. Ceux-ci se font les gardiens du mystère féminin en participant des rayures qui, du coup, deviennent le symbole de la différence sexuelle, non pas tant entre masculin et féminin, qu'entre ce qu'on voit (le blanc, la lumière, la clarté, la peau, ce qui se voit le phallus) et ce qu'on ne voit pas (le noir, l'obscurité, le mystère, l'absence, ce qui ne se voit pas). L'alternance enferme l'homme derrière les barreaux de son vêtement.

Actéon ne fut pas la seule victime de Diane. Orion eut aussi à se repentir de lui avoir manqué de respect et peut-être de l'avoir violée. Elle le fit piquer par un scorpion qui, en remerciement, fut transformé en constellation, comme Orion plus tard, d'ailleurs. Autrement dit, Orion est puni par là où il a pêché, la queue de l'animal vénéneux. Mais cette dernière étape ne fait que redoubler une première dans laquelle Orion avait déjà été puni par le roi Oenopion, car il convoitait sa fille. Et qu'était cette première punition ? L'aveuglement. Le rapport sexuel s'avère aussi dangereux pour la femme, dans sa crainte du viol, que pour l'homme, dans son angoisse de la castration métaphorisée par l'aveuglement. Ce dernier peut être provoqué aussi bien par l'objet de sa convoitise (Φ) que par le rival, le père (P), qui défend le même objet comme s'il était le sien. Dans son appréhension de l'abus, la femme montre des réticences que l'homme prend pour de la castration, et chacun de jouer en plus ou moins rude sur les modalités de sa partition, l'une pouvant abuser de la castration comme l'autre de son déni.

Voici une toile de Poussin (1658) montrant le géant Orion allant à l'aveugle, la main tendue en avant pour éviter l'obstacle, guidé par un homme juché sur ses épaules tandis que Diane, nonchalamment accoudée sur un nuage, goguenarde, l'observe déjà. C'est ce nuage même qui entoure la tête d'Orion, prolongement du corps de Diane, perpétuant son aveuglement.



Dans l'œuvre de Campin, les nuées se tordaient pour dessiner le contour de l'œil de Dieu. Ce qui aveugle, ce serait donc le regard lui même qui ne voit pas ce qu'il y a à voir : la castration, car ce qui est à voir, c'est le phallus, dont l'absence s'avère inconcevable. Notons aussi que la nocturne déesse arbore souvent un croissant de lune sur le front. C'est le cas ci-dessus, même si la taille réduite de la reproduction ne permette pas de s'en rendre compte. Installée sur cet emblème, la Vierge Marie apparaît comme un avatar de Diane.

La voici d'ailleurs en une posture plus amicale, dans une autre œuvre de Poussin datée de 1630, *Diane et Endymion* :



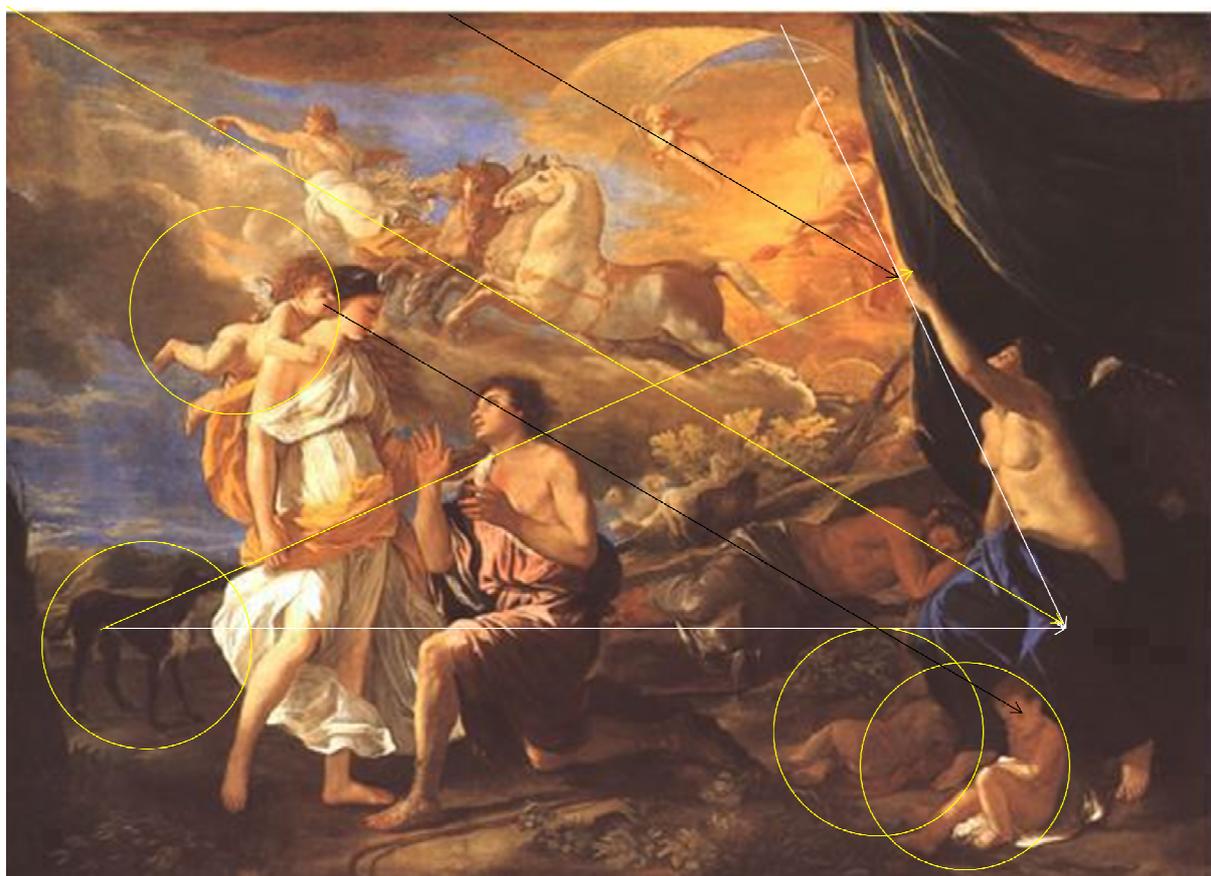
L'obscur reine couronnée de son diadème sélénite est sur le point de se retirer devant le char montant d'Apollon, tirant le soleil hors du rideau que la nuit ailée replie, comme celui d'un théâtre, sur les hommes encore endormis. Mais un petit amour lui souffle à l'oreille le désir de s'en retourner un peu pour contempler l'harmonieuse apparence de ce berger qui fléchit le genou devant sa beauté. La voilà moins en pétard que devant les regards voleurs d'Actéon ou les avances excessives d'Orion. Elle a récupéré l'initiative. C'est elle qui a choisit de changer le sens de son orientation, à contre-sens du char de son frère jumeau, qui semble d'ailleurs prêt à lui rentrer dans le front, comme les injonctions paternelles dont les frères se font souvent les sadiques relais, quand il n'abusent pas de leur force et de leur autorité pour faire entrer dans le corps convoité un peu plus que des rappels à l'ordre.

Ici, c'est à la nuit que l'on doit l'aveuglement des œuvres précédentes, tandis que le jour s'épanouit comme synonyme de l'œil, comme on le voit plus clairement dans cette œuvre de Charles de La Fosse (1688) *Clytie changée en tournesol*:



Outre Apollon, l'un montant l'autre descendant, ces deux toiles ont en commun le sommeil comme personnage principal. Endymion, petit-fils de Jupiter, avait obtenu de celui-ci la singulière propriété d'un sommeil perpétuel. Quant à Clytie, comme le tournesol qui n'a qu'un seul amour, elle s'endort dès qu'Apollon conduit son char au-delà de l'horizon, dès que l'œil se ferme et que se déplie le rideau sur la scène des rêves. C'est là que peut se déployer la fantasmagorie à base sexuelle qui doit se tenir enfouie pendant le jour. Il est vraisemblable que les artistes soient moins conscients de cette symbolique que de la mythologie qu'ils connaissent parfaitement, comme tous les amateurs cultivés de ces époques. Pourtant l'inconscient est partout et il ne tient qu'à nous d'en saisir les indices, si nous acceptons d'entrouvrir notre œil à ce que le refoulement nous a habitué à retirer pudiquement de notre champ de vision.

Revenons un instant à *Diane et Endymion*.



Le double mouvement que nous avons étudié sur la bande de Mœbius est particulièrement visible : entre celui des hommes (Apollon et Endymion) et celui des femmes (Diane et la Nuit) le rideau qui obscurcit la conscience en dévoilant l'inconscient se présente comme bord, à la fois dessus et dessous. Entre nuit et jour, cette aurore est formée de deux morceaux de toile s'ouvrant comme les lèvres d'un vagin dans lequel le corps de la Nuit fait office de phallus ailé. Est-ce un hasard si cette dernière est représentée sous les traits d'une femme nue, munie de ces appendices supplémentaires que sont les ailes ? Pour qui s'est habitué aux déformations des rêves, il n'est pas difficile d'y reconnaître le phallus et la vérification de l'équation freudienne de son équivalence avec l'enfant endormi entre ses jambes, là où l'on se serait attendu à le trouver. Sur l'autre bord du tableau, le chien de Diane en donne une autre expression. Son museau semble flairer le derrière de sa maîtresse, mais c'est à partir de son sexe qu'on peut tracer une ligne horizontale qui, passant entre les jambes de Diane, glisse sur le lieu du sexe d'Endymion pour venir désigner l'entrejambe de la Nuit. L'équivalence du chien et des deux enfants devient évidente si on les entoure d'un cercle : on s'aperçoit qu'ils ont tous exactement la même dimension, ainsi que l'Amour tentateur.

Maintenant, si on relie la main qui ouvre le rideau avec la main d'Apollon fouettant ses chevaux, on aboutit encore au même endroit. Le sexe de la nuit étant ainsi désigné, on voit clairement les braves équidés bondissant d'entre les jambes de la dame, métaphore du phallus féminin au même titre que le chien de Diane. Ça devient encore plus clair s'il nous prend la fantaisie de relier la main du guide du char au coin supérieur gauche du tableau : elle se prolonge par le corps de cet homme, lui-même prolongement phallique des chevaux, passe par les pattes avant ce ceux-ci et, caressant les paupières de l'homme endormi, vient désigner le

sexe de la Nuit, en bissectrice exacte de l'angle formé par les deux droites blanches précédemment tracées. Or, qu'est-ce qu'un triangle fendu d'une bissectrice, sinon une image du sexe féminin, ici confondu avec l'illusion du phallus ? N'en doutons pas, voilà l'effet du travail du rêve de cet homme qui fantasme la sexualité telle que l'avait découverte son regard de petit enfant, représenté à ses côtés.

Une parallèle à cette bissectrice relie la bouche du petit Amour (qui susurre à l'oreille de Diane) à la bouche de la séduite (qui répète ce qu'on lui dit) au regard émerveillé d'Endymion, au sexe de l'homme endormi, à l'œil de l'enfant assoupi et enfin au pied de la Nuit. Si l'Amour ne lui suggère pas de prendre son pied... Et maintenant, si vous ne voyez pas un phallus muni de ses deux testicules surgir d'entre les jambes de la Nuit, c'est que j'ai tout faux. Et c'est bien possible après tout.

Puisqu'il est question de phallus féminin interrogeons-nous sur la verge (sic) que Diane tient à la main. Prolongeons-là dans les deux sens. D'un côté, elle rejoint le sexe de son chien, de l'autre la main de la Nuit posée sur le rideau... en passant exactement entre les mains du berger en extase. Si elle n'envisage pas de la lui confier en repoussant le rideau de sa robe, afin de goûter quelque aspect de son ravissement...

Enfin, une parallèle à la bissectrice déjà obtenue s'élance de la main de la nuit pour effleurer la main d'Apollon conduisant le char et se glisser tendrement dans l'entrejambe du petit amour flottant au-dessus de lui.

Mon propos était seulement de vous montrer comment la figure du père (P) représentée ici par le frère jumeau, Apollon, se porte à la rescousse de la castration (Φ) par le biais de son déni. Le redoublement de la dette ne se mesure ici qu'à la multiplication des occasions de la réfuter de toutes les manières possibles et imaginables.

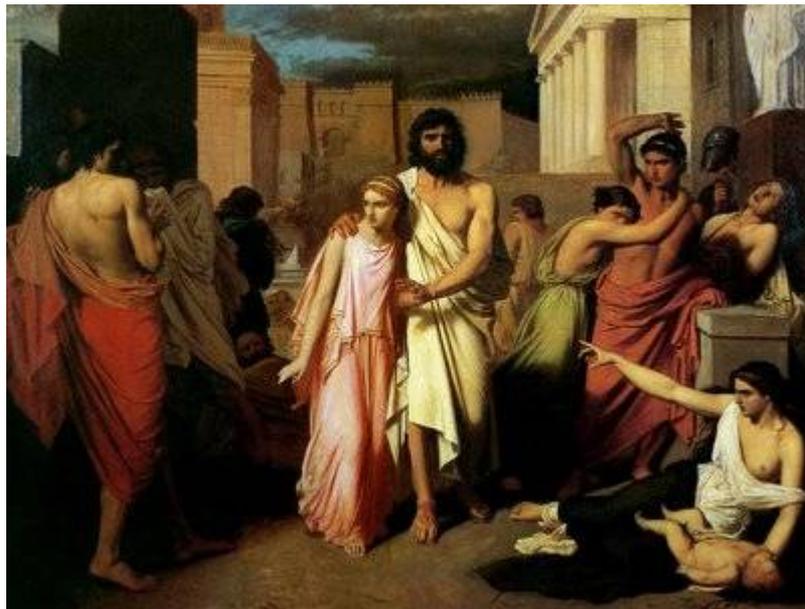
Peut-être est-ce encore plus évident dans l'autre tableau que je vous ai présenté plus haut :



Plus évident au sens où le phallus se paye ici le luxe de se planter dans l'œil de Dieu, par lequel nous avons commencé la visite de cette galerie particulière. S'il se le permet c'est qu'il doit avoir ses raisons, qui sont d'articuler la castration telle qu'elle se découvre sur le corps féminin (Φ), à l'agent présumé de ce dommage, le père (P), la figure de l'autorité, de la surveillance représentée par l'œil. Je précise « figure de l'autorité » car, comme nous l'avons vu, il peut être représenté par le frère, le roi, le Dieu, les professeurs, les maîtres, la police, l'armée, et évidemment par les enfants.

Il suffit de rappeler ici les mésaventures de Cronos, fils d'Ouranos, castrant son père pour accomplir la vengeance de sa mère, car Ouranos dévorait tous ses enfants. C'est sûr, lorsqu'on castré une mère de ses substituts phalliques, sa douleur est telle qu'elle ne peut qu'infliger le même sort à celui qu'elle considère comme responsable. Cronos fut castré à son tour par ses propres enfants, car tout cela ne peut que se reproduire, puisqu'il s'agit de la structure humaine. Dévorer ses enfants reste la seule solution pour se prémunir de subir le même sort, sachant que l'enfant vient en concurrence du phallus paternel auprès de la mère, qui a souvent tendance à substituer ses enfants aux attributs virils de son homme. Figure du temps qui passe, Cronos est ainsi une personnification du Destin, c'est-à-dire du polygone fondamental, ce grand Autre que nous recevons à la naissance avec son anomalie de sens, héritage que nous nous efforçons de rembourser sans fin ou que nous ne cessons de considérer comme insuffisant, selon les modalités de notre anatomie et de notre histoire.

Tout cela ne fait que nous ramener au mythe fondamental d'Œdipe, dont il faut se rappeler qu'il a fini aveuglé par ses propres mains après la découverte de l'horreur de son destin.



Nous ressentons tous ce doigt accusateur avec plus ou moins de force, car il fait partie du polygone fondamental, qui n'aurait pu se trouver là sans les deux coups de ciseaux opposés dont j'ai parlé : le meurtre du père et l'inceste avec la mère, soit encore P et Φ .



Masculinité et paternité

Comment je suis devenu père

J'avais 24 ans quand ma femme m'a annoncé quelle était enceinte. Je n'avais aucun envie d'avoir un enfant si tôt. J'étais encore étudiant, même si je gagnais un peu de notre subsistance en travaillant mi-temps comme animateur dans une MJC. Ma femme travaillait comme infirmière. Mon premier réflexe fut de souhaiter un avortement. Ma femme n'était pas pour. Elle se rendait bien compte que notre situation était un peu précaire, mais elle était idéologiquement contre l'avortement. Nous avons donc gardé l'enfant et, si ça ne fut pas facile, je suis aujourd'hui très content et très fier de ma fille. Je suis devenu père par forçage, si on peut dire. Mais pas seulement.

Un divorce est survenu lorsque ma fille était âgée d'un an. Les tergiversations et les bagarres furent longues ; parmi elle, à un moment, ma femme entendait refuser de me confier ma fille, ni pour un WE, ni pour des vacances, ni jamais. Elle refusait également de recevoir une pension. Son argument était le suivant : après tout, qu'en sais-tu, si c'est ta fille ? Elle n'est peut-être pas de toi ! J'avais répondu : je n'en ai rien à foutre¹, j'ai décidé que cette enfant était ma fille et j'entends m'en occuper, car je suis son père parce que je l'ai décidé.

Pour moi, il n'y avait aucune position morale ou idéologique là dedans. Je m'étais occupé de cette enfant tout bébé, je l'avais langée, nourrie au biberon, j'avais participé de ses endormissements difficiles, de ses premiers sourires et de ses premiers jeux. Je m'y étais attaché et, même si la charge était lourde, c'était ma fille, père biologique ou pas. Je ne sais si c'est cet argument qui avait convaincu mon ex-épouse mais elle n'avait ensuite plus fait aucun obstacle à ce que je la voie tous les WE et quasiment toutes les vacances scolaires. Etant infirmière, cela l'arrangeait : elle travaillait pendant ces périodes où les autres habituellement se reposent, ce qui lui permettait de prendre beaucoup plus de congés pendant les périodes scolaires.

Je dois nuancer mon propos lorsque je dis ne pas m'être soucieux de morale. Je ressentais une très forte culpabilité dans ce divorce et ce sentiment avait bien quelque chose à voir du côté de la morale. J'ai donc voulu dire que je ne suis pas dupe de cette position morale vue sur le plan idéologique. En revanche, je la prends en compte comme un effet de surmoi. « On n'abandonne pas ses enfants » est certes une maxime morale, mais elle s'enracine très profondément dans les premières expériences du rapport aux parents, avec des déterminismes pas toujours conscients. Par exemple, pour une femme, il est clair que tout enfant vient en substitut de phallus : c'est un déterminisme inconscient bien plus fort que toute maxime morale. Qu'en est-il d'un tel déterminisme inconscient chez un père ? Pour l'instant je n'en sais rien, sauf à renvoyer à mon intervention au colloque de 2007 sur « maternité, féminité » dans lequel j'exprimais mon fantasme de porter des enfants dans mon ventre.

¹ Mon ami Philippe Valls m'a fait remarquer qu'en effet, il n'était pas question de foutre, dans cette histoire, mais de paternité symbolique. *A contrario*, on peut rappeler ici Salvador Dali envoyant à son père dans une petite fiole, un éjaculat, l'accompagnant de ces mots : maintenant, nous sommes quittes.

Le père de l'inconscient

Au-delà des questions culturelles et de l'appréciation consciente du problème, que nous dit l'inconscient ? Comme toujours, si je parle de l'inconscient des autres, on va me répondre que c'est comme ça que j'ai bien voulu l'entendre. Pourtant il faut bien l'entendre d'une façon ou d'une autre et en rendre compte, au risque de la discussion. Ce qui fait l'inconscient n'est jamais vraiment ni le mien ni celui des autres : c'est l'inconscient. D'ailleurs « le mien » est un contresens si on se rappelle que Freud a distingué le *ça* du *moi* : ce qui est *ça*, ce n'est pas moi, et si je dis « le mien » à propos de quoi que ce soit, cela veut dire que je l'assimile à moi : ce n'est donc pas « ça ». Je vais donc prendre en compte ce que « ça » me dit directement, par l'intermédiaire de mes rêves qui restent, aujourd'hui comme au temps de Freud, la voie royale pour découvrir l'inconscient.

Voici donc un rêve récent :

Sur un chemin dans la forêt, j'entends venir une patrouille à notre rencontre. Une autre nous suit. Seul solution : fuir à travers la forêt le plus loin possible. Et puis, planqué là, on voit passer la patrouille qui nous suivait ; de très jeunes gendarmes, l'un d'eux parle dans sa radio.

Je voyage en Chine. Les pieds dans l'eau, je remonte une rivière avec un petit chinois haut comme trois pommes. Je lui explique qu'en Chine, c'est comme ça, les rivières servent de chemin. Nous parvenons à un petit lac dans lequel l'eau arrive aux chevilles. C'est un endroit magnifique. Le petit chinois commence à prospecter le fond en expliquant qu'il cherche des pierres qui lui permettront de faire fortune. Il me montre ses premières trouvailles : les pierres ont exactement l'aspect et la taille d'un grain de riz, mais elles sont noires. Je lui dis que j'ai une mission qui me permettra de faire fortune de façon bien plus assurée. Quelle mission, le rêve ne le dit pas.

Lors d'une halte, plus tard, dans une maison ou une sorte de temple, j'assiste à la conversation de deux femmes préparant le repas. L'une d'elle a deux énormes plaies, une en haut de chaque cuisse. J'aperçois ça sous sa robe fendue, car elle est assise avec une jambe repliée sous elle et l'autre un peu écartée. Elle devise gaiement, comme si ces plaies ne lui causaient nulle gêne. L'autre femme est debout à côté d'elle ; elle présente au même endroit les mêmes formes de blessures, mais là, ce sont des cicatrices, c'est refermé depuis longtemps. Elle me fait penser à une ancienne compagne. A un moment elle met brusquement sa main sur la bouche de l'autre femme pour qu'elle ne réponde pas à ma question.

Elles sont sorties. Je sors aussi dans une voiture dont le toit et le pare-brise sont en continuité et en bois. Je m'étais dit que j'arriverai à l'ouvrir en chemin, mais non. J'ai beau chercher le loquet d'ouverture, c'est tout lisse, rien. Je sais que je roule dans une sorte de tunnel, mais je ne sais évidemment pas où je vais ; je vais donc nécessairement à la catastrophe puisque je ne vois rien. Le toit en bois est tout près de mon nez. D'ailleurs j'étouffe, là dedans ! Tellement que je me réveille.

Comme on peut le constater, mon rêve est surveillé par les gendarmes. Ils sont là, à l'orée du rêve et moi je dois me cacher dans la forêt pour rêver à l'aise. Même endormi, la censure veille et surveille. Voilà le surmoi dont je parlais plus haut. Freud dit que le surmoi est la trace laissée par l'effondrement du complexe d'Œdipe, autrement dit la trace du père mort dans l'inconscient. C'est possible, mais compte tenu de mon âge, il semble que les

enfants aient remplacé pour moi ce rôle surmoïque. Ce n'est pas le seul rêve à aller dans ce sens. Ce qui signifie que le surmoi est une entité symbolique pouvant se référer à diverses figures d'autorité pas forcément fixées une fois pour toute. Cela va dans le sens de l'idée que la place du surmoi se situe cependant dans un rapport à la génération, dans le sens montant ou descendant. Ce pourrait être une métaphore de la fonction signifiante dans laquelle le sens n'est engendré que par la copulation d'un signifiant avec un autre signifiant. Quoi qu'il en soit, si le rêve est surveillé, c'est qu'il faut me cacher, c'est que j'ai quelque chose à cacher. Ce quelque chose est de l'ordre du sens tel qu'il s'engendre en métaphore de l'inceste. C'est pourquoi l'une des femmes met sa main sur la bouche de l'autre pour l'empêcher de répondre à ma question. Je ne dois pas avoir accès au mystère féminin.

Un autre petit rêve explicite ce changement de contenu à cette place qu'on peut appeler du surmoi :

La porte de WC ne peut se fermer que de l'extérieur par deux verrous miteux, tenant à peine, et grâce à un très long tournevis que mon père manipule de l'extérieur. Il dit : « tu vois, c'est tout simple ». Sauf que, de l'intérieur, je ne peux pas, bref, il m'a enfermé, je vais pouvoir chier tranquille. Mais voilà les mômes (Joachim et Gaëtan, mes petits enfants) ; ils rouvrent ma porte et me piquent un plat à gratin pour jouer. Ils calent la porte en position ouverte grâce à ce plat. Furieux, je me lève et je leur pique le plat. Je les emmène plus loin, au-delà d'une autre porte donnant sur l'extérieur. On était déjà à l'extérieur pourtant ; j'ai envie de les frapper tellement ils sont pénibles.

Les enfants sont le symbole de tous les dérangements. Et moi, je suis trop vieux, comme les verrous ; mon père répare certes, mais ... il n'est plus temps de faire appel au phallus du père. Cette fois ce sont les enfants qui font systématiquement le contraire de ce que le père fait et de ce que je veux. Ils me volent un plat : disons plutôt qu'ils me volent la troisième dimension (le tournevis) que je tiens du père. Sur un ventre féminin tout est plat. En plus, un plat à gratin, ça va au four (dans un vagin), et donc c'est bien un phallus qui a intégré le fait qu'il est une troisième dimension en tant qu'elle n'y est pas. Bref, le phallus c'est : (le pénis + la castration). D'ailleurs les mômes s'en servent pour maintenir la porte ouverte. A cause d'eux, je n'ai plus d'intimité avec ma fille, avec laquelle je m'entendais si bien, ni avec moi. L'idée qui me vient ensuite, c'est aussi que le fait de chier, dans l'archaïque de la pensée infantile, c'est faire des enfants. A condition de laisser la porte ouverte pour les laisser passer.

Le deuil de ma fille s'accompagne donc d'identification à elle. Si je dois cesser de la considérer comme ma fille, c'est parce qu'elle est devenue mère. Pour maintenir une relation avec elle, je ne vois que l'identification : c'est-à-dire m'identifier à son désir d'avoir des gosses et de s'en occuper. C'est ce que j'ai choisi de faire à présent, lors des vacances que parfois nous passons ensemble.

Dans ce statut, les enfants commandent. Non pas au sens où ils auraient le droit de manifester tous leurs caprices, mais au sens de la nécessité qui commande. Ma colère, que je me dois de tempérer, reste néanmoins le soutien de la fonction du Nom-du-Père qui veille à maintenir cependant quelque verrou fermé, notamment celui de l'accès permanent à la mère.

Oui, je peux avoir envie de les frapper : ils rendent impossible la vie telle qu'elle était jusque là. C'est pourtant la seule solution pour sortir de soi, aller à l'extérieur. Les mômes ont cette fonction aussi. Quand ma fille Aurore était petite, elle m'a obligé à sortir pour rencontrer des gens qui avaient des mômes de son âge, pour faire des activités à l'extérieur et donc rencontrer aussi des gens tout en apprenant de nouvelles choses.

Maintenir la porte ouverte c'est indiquer que je ne peux être seul, là où je pourrais être bien tranquille, mais qu'il y a un extérieur vers où il faut aller. Vers où = verrou. Je dois faire

appel à cette fonction dite du Nom-du-Père qui n'est plus le père, mais qui est devenue : les mômes, tout en étant soutenu par la colère du deuil pour la transformation du verrou en vers où.

Mais revenons au rêve du petit chinois.

Il se trouve que ce rêve est survenu à l'automne 2010, au moment où je préparais le colloque de Chengdu. Il se pourrait que mes préoccupations de veille s'infiltrèrent et transparissent du coup dans l'élaboration de la scène du rêve. Comme pour une séance d'analyse, le fait de savoir qu'on va avoir à parler devant d'autres, féconde la pensée. Il se peut que la simple idée d'avoir des interlocuteurs chinois ensemence ma réflexion de quelques grains de riz à retrouver dans le lac du thème proposé, masculinité et paternité. Pas de sujet sans autre, ni sans Autre : cette altérité potentielle se réalise déjà dans l'inconscient en mettant en gestation l'enfant de la Fortune. Autrement dit, le désir des chinois de nous entendre parler de paternité et de masculinité (puisque c'est à eux que nous devons ce thème) organise le désir de réaliser la paternité d'un texte. C'est déjà un résultat : la paternité ne serait alors rien d'autre que l'altérité, la différence avec un autre qui articule le désir de l'un en fonction du désir de l'autre, engendrant du texte, ce dernier étant censé engendrer une fortune. D'une façon plus vaste, cela rentre dans le cadre de l'injection du langage dans l'enfant, effet du grand Autre qui engendre de l'Un. Il est vrai que les grains de riz dans le lac sont la trace de l'Un dans l'Autre. Pour moi et pour être plus simple, du père dans la mère.

Ce petit chinois cherche des grains de riz au bout d'une rivière dans un lac peu profond : autrement dit, il cherche la trace de la petite graine à l'intérieur du ventre maternel. C'est ça qui est censé lui apporter fortune, à entendre ici comme la Fortune qui se penche sur les berceaux des bébés pour leur confier leurs talents et leurs missions. La préoccupation de paternité n'est donc pas seulement actuelle, l'élaboration anticipée de la mission donnée par le colloque. Le grain de riz est noir alors que normalement, il est blanc. Ceci correspond à une hallucination que j'avais parfois quand j'étais adolescent, faisant se succéder de pures couleurs sans contour aucun : un blanc lisse et un noir grumeleux. Dans mon analyse, j'avais fini par comprendre qu'il s'agissait de l'opposition entre peau du ventre et poils pubiens, que je n'avais pu observer ailleurs que sur ma mère à un âge fort tendre. Le grain de riz condense ce que mon hallucination différait en deux temps. Il représente donc à la fois la même chose que l'hallucination : une métaphore de l'opposition masculin-féminin, par la présence absence des poils venant à la place de la présence-absence du phallus et quelque chose de plus : le fait qu'il s'agisse d'une graine, appelée à germer, et donc trace d'un ensemencement. Nul doute qu'il s'agisse donc du désir profondément archaïque de laisser ma petite graine à l'intérieur du ventre de ma mère afin de me féconder moi-même. Un passé profondément archaïque est donc venu se glisser sous les deux questions actuelles, celle d'une fécondation de l'esprit par le fait du colloque et celle de la fécondation d'un enfant chinois.

C'est que, en effet, il faut aussi prendre en compte une histoire d'amour qui m'est arrivée avec une chinoise et qui s'est terminée, entre autres, sur l'insistance de cette dernière à obtenir un enfant de moi. Il y aurait donc refus de paternité de ma part. Or, ce rêve met en scène un petit chinois ! Comme si c'était déjà fait ! Si j'en crois Freud et mon expérience propre du rêve comme réalisation d'un désir, cela voudrait dire que j'ai un désir d'enfant. D'autant que, si j'ai une mission, c'est que je suis missionnaire, ce qui répond à la question restée sans réponse à la fin de la première partie du rêve.

J'en reste tout étonné, car, consciemment, je n'avais pas la moindre idée de tout cela. Ça me semble fort loin de mes préoccupations. J'ai déjà une fille qui elle-même a des enfants. Je n'en suis donc apparemment plus à m'interroger quant à une quelconque descendance. Et pourtant, visiblement, l'inconscient n'en a cure.

Une question cependant se pose : est-ce le désir d'enfant ou d'être père ? Vous me direz que l'un ne va pas sans l'autre. Raisonnablement oui, mais l'expérience prouve que, du

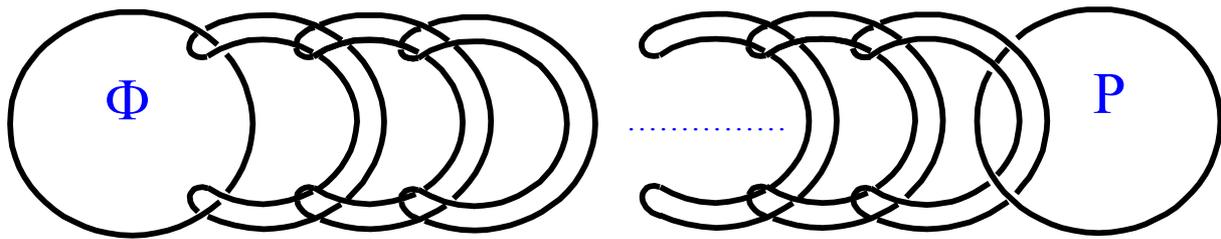
point de vue de l'inconscient, les choses sont loin d'être raisonnables. Et puis, on peut parfaitement désirer une chose et désirer aussi que cette chose ne se réalise pas. Au fond c'est là le plus commun de la structure humaine : désirer des enfants et n'en pas désirer, désirer tuer son père et en même temps, ne pas souhaiter qu'il meure car, outre qu'il soit un rival par rapport à la mère, on l'aime bien aussi, dans le fond.

Par conséquent mon rêve condense la préoccupation de la castration et celle de la paternité. La castration, parce que l'opposition noir-blanc est venue métaphoriser l'opposition présence-absence du phallus. La paternité, car cette recherche de fortune est quête d'un destin futur sur la base de l'implantation passée d'une graine. La fortune est aussi un autre nom pour la richesse. Il s'agit donc de ma propre conception en tant que Richard. On l'aura compris, là-dessous affleure tout l'imaginaire enfantin autour de la petite graine, imaginaire que je ne peux que référer à l'âge où l'on a dû s'en servir pour m'expliquer ma venue au monde. La préoccupation de la paternité est donc double : avoir eu un père est la condition pour le devenir soi-même, et pour cela, avoir fait preuve de masculinité, c'est-à-dire d'avoir surmonté l'angoisse de castration (blanc comme le ventre dépourvu de protubérance) pour être capable d'implanter la petite graine (noire, comme les poils pubiens, seuls substituts de phallus que j'ai pu apercevoir). La virilité se présente ainsi, non comme une essence quelconque, mais comme un défi à la castration, défi qui ne semble pouvoir se soutenir que de l'assomption d'une paternité, elle-même défi à la mort, comme on le voit dans la suite du rêve.

Qu'est-ce que cette paternité, telle que dévoilée dans le rêve ? Ce n'est même pas l'identification d'un trait de mon père. Je veux dire que cette trace n'a *a priori* pas de contenu autre qu'une métaphore de la castration ; pas d'allusion au physique de mon père ni à ses traits de caractère ou encore à son histoire. C'est simplement la trace de la petite graine, autrement dit de la simple altération de l'Un par l'Autre, qui se manifeste aussi dans la castration qui est altération de l'image du corps de l'un (masculin, noir) par l'image du corps de l'autre (féminin, blanc). En approfondissant un peu, je trouve cependant une allusion cette fois à l'histoire de mon grand-père qui a fait fortune sur les bateaux en faisant du commerce entre la France et la Chine au tout début du 20^{ème} siècle. Cette trace se retrouve dans mon prénom.

Autrement dit la paternité n'a pas plus d'essence que la virilité, puisque tout cela se présente dans un dialogue à travers les générations, entre la fortune du petit chinois (représentant donc celle de mon grand-père) et celle que je lui oppose (du simple fait de mon prénom, Richard). Plus abstraitement, il s'agit d'une chaîne que je pourrais figurer ainsi : $P \rightarrow \Phi \rightarrow P$, la paternité nouvelle fonction de la paternité ancienne via la virilité, elle-même fonction de la castration. Aucun terme ne vaut par lui seul : il ne vaut qu'en tant que noué aux autres termes. Tout cela semble correspondre au modèle de la chaîne borroméenne proposée par Lacan dans *Encore* et que j'avais étudiée l'an dernier dans mon texte sur Don Quichotte, qui est toujours disponible sur mon site.

Pour qu'une chaîne de ronds pliés de la façon suivante ne se défasse pas, il faut un rond non plié à chacune des extrémités :



Masculinité

Paternité

S_1 $S_2,$ $S'_2,$ S''_2 S''_2

S'_1

Origine

Fin

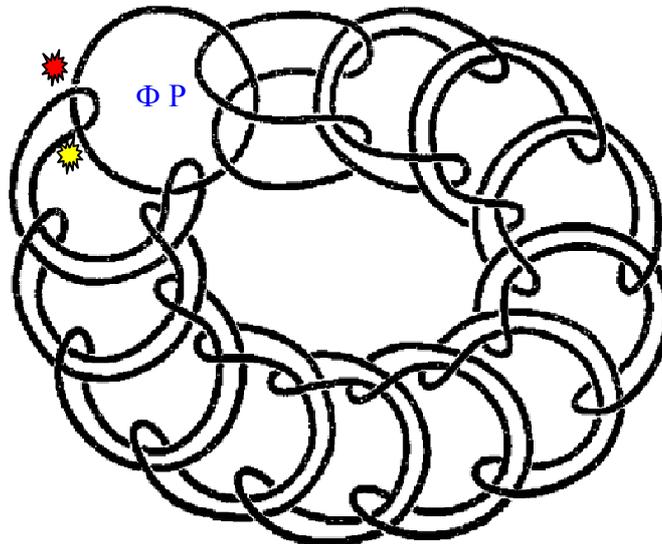
Naissance

Mort

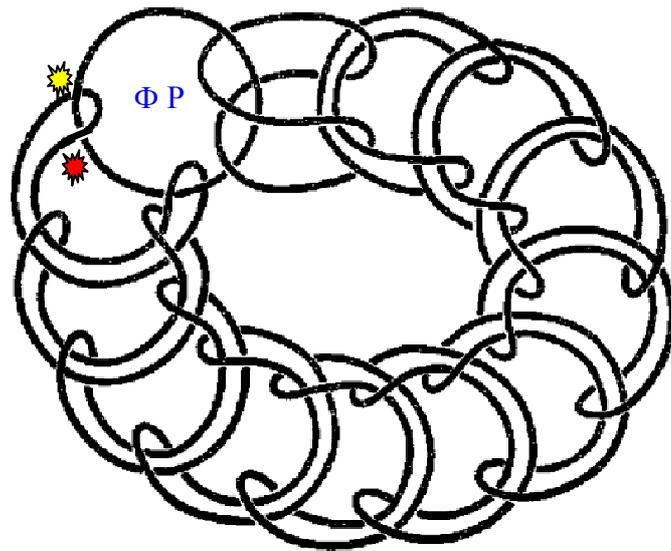
Lac ventre maternel

Voiture cercueil

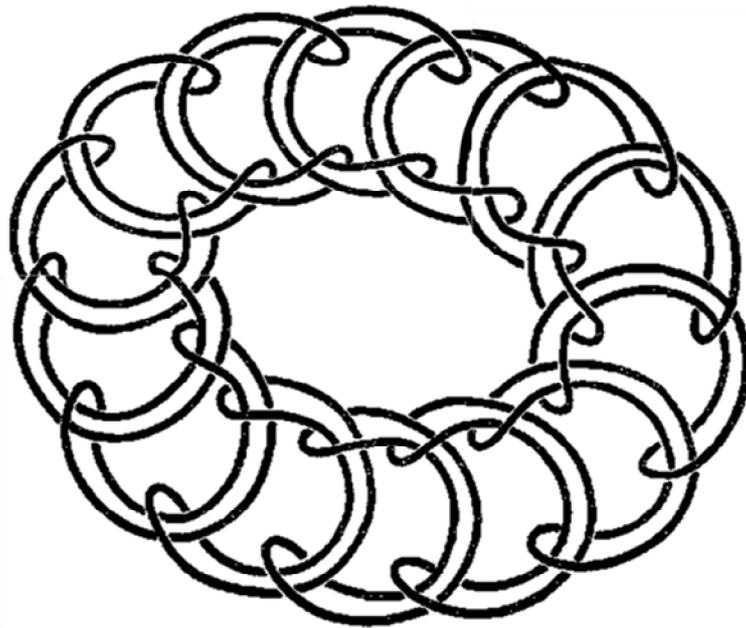
Si on coupe un rond quelconque de cette chaîne, tous sont libres. Mais si on ne termine pas la chaîne à chacune de ses extrémités par un rond non plié, on peut bien ajouter des ronds pliés à l'infini, on ne parviendra pas à construire une chaîne qui tienne : on ne parvient pas à construire de signifié. Si la parole se déroule de manière linéaire dans le temps, comme ce dessin pourrait en présenter l'écriture avec sa ponctuation, elle a besoin, lorsqu'elle s'éteint, de revenir sur son point de départ, car si, à la fin, on ne se souvient pas de ce qu'on a dit au début, on ne parvient pas non plus à « comprendre » c'est-à-dire à former un signifié : la parole est liée forcément à l'écriture, c'est-à-dire à la mémoire de ce qu'on a dit ainsi qu'à l'anticipation de ce qu'on va dire, qui est aussi un effet de mémoire. Il faut donc fermer la chaîne en confondant l'origine et la fin. Alors, on n'a plus besoin que d'un seul rond non plié comme le propose le dessin d' *Encore* :



Ce dessin présente néanmoins une erreur aux endroits marqués par deux petites étincelles. Il faut le corriger de la façon suivante, en inversant les dessus-dessous :



On peut ensuite, comme l'indique Lacan, remplacer le dernier rond non plié par un rond plié homogène aux autres ronds :



Si on en croit ce modèle, rien, dès lors, dans le discours, ne permet de localiser la fonction limite du phallus et du Nom-du-Père : cette fonction est partout.

Après une journée difficile avec mes deux petits-enfants, j'ai eu ce rêve :

J'arpentais une zone industrielle aux bâtiments en ruines, à Besançon ; seuls les murs extérieurs étaient conservés, laissant voir un amas de câbles et poutrelles enchevêtrés d'où émergeait cependant la forme insistante de quelques cadenas noircis par le temps ou un incendie ancien. Puis quelqu'un prenait la place du conducteur d'un bus de ville pour m'emmener directement à ma destination sans tenir compte de l'itinéraires ni des arrêts. Une idée affleurerait dans toute cette partie du rêve : dans ce bus, si une place est libre, toutes le sont.

On y entend évidemment la condition borroméenne : si on coupe un rond, tous sont libres. Il s'agit bien d'un rond quelconque et non d'un rond spécial qui serait « le Nom-du-

Père » ou « le phallus ». Dans le rêve en effet, les cadenas ne ferment plus rien du tout, n'exhibant que le ridicule de leur inutilité fermée sur des câbles ne menant à rien, ne soutenant plus rien. Dans le bus, la place libre qui, dans mon idée, est aussi n'importe laquelle, devient en fait la place du conducteur, c'est-à-dire celle qui m'amène directement au lieu de mon désir. Bien sûr, il s'agit d'un rêve c'est-à-dire de l'accomplissement d'un désir. Dans la réalité, il y a à tenir compte des autres, toutes les places ne sont pas libres. Et cependant, au niveau de la parole, je peux dire mon désir, quel qu'il soit, ce qui ne signifie pas que j'en exige la réalisation immédiate. Mon rêve opère cette réalisation après le constat, lui aussi excessif, d'un effondrement de l'usine qui avait élaboré ma fille, autrement dit, ma pater-maternité. La notation « Besançon » correspond en effet au lieu de naissance de ma fille, où je résidais à l'époque. L'incendie et l'effondrement correspond au passage d'un rond non plié (l'usine repérable) à un rond plié (on ne repère plus qu'un vide). Et en effet : c'est à partir de cette place vide que le discours peut fonctionner de façon plus souple et me conduire au repérage de mon désir, qui n'est pas forcément son accomplissement.

Dans la réalité, cette « journée difficile » avec mes petits enfants m'avait amené à une incompréhension totale du désir d'enfant de ma fille, qui aimerait ne pas s'en tenir à deux, alors qu'elle est déjà épuisée de soutenir à la fois son travail et les tâches que lui imposent ses deux petits monstres. C'est cette incompréhension qui avait brûlé l'usine, car je ne sais plus ce que c'est que cette insatiabilité maternelle, dont je suis pourtant à l'origine, étant le père de ma fille.

Sur les murs de Joao Pessoa, au Brésil, j'ai trouvé cette fresque qui rend compte de ce que je dis là :



L'homme qui berce ce bébé pieuvre porte en tatouage l'inscription : *amor sô de monstro*, amour seulement du monstre. Le cœur transpercé d'une flèche est remplacé par une tête de mort. Pour un père, l'enfant apparaît d'abord comme un monstre. C'est l'envers du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire son complément obligé : si Œdipe a envie de tuer son père, parce qu'il est le rival dans la conquête de la mère, les sentiments du père à l'égard du fils sont évidemment les mêmes. L'arrivée d'un bébé, dans un couple, a le plus souvent cet effet là : la mère, naturellement, s'occupe beaucoup du bébé, et même si de nos jours il est devenu

à la mode que le père partage ces tâches, il ne le fait pas avec le même cœur que la mère. Dans son sentiment, il a vite fait de se rendre compte que cet enfant le sépare de la femme qui était sa compagne jusque là. De plus, le bébé lui apparaît effectivement comme un monstre : il vient bouffer les seins de la mère à sa place, et engloutir les nuits du couple par ses pleurs incompréhensibles et souvent incroyables. C'est un alien, ce bébé-là ! Il faut rendre hommage à cet artiste qui a su traduire un sentiment d'autant plus refoulé qu'il n'est pas dans l'air du temps.

A l'inverse, le point de vue de la mère sur l'enfant, c'est qu'il est un petit ange, tel que dessiné dans le coin gauche de la fresque. Quelque chose me dit qu'il s'agit d'un autoportrait de l'artiste, qui lui aussi se voit du point de vue de sa mère. Celle-ci est présentée sous la forme d'un robot de science fiction. Pour expliquer cet étrange costume, je ne peux que supposer une ruse de la censure. Quoique, « *é tempo de se concertar* » dit-elle, semblant s'éloigner du couple père-enfant pour se tourner vers son fils chéri, le petit ange. Il est temps de se concerter, en effet car il y a divergence de points de vue. Sinon, le monstre va rester avec ses tentacules et l'ange avec ses ailes dans le dos. Se concerter, ce serait ne pas laisser la mécanique s'imposer, celle des malentendus et de la pulsion de mort. Il se trouve que « *consertar* » (avec un S et non plus un C : l'ambiguïté est écrite dans l'œuvre) peut se traduire aussi comme « régler », au sens d'un réglage de la mécanique. On n'est pas non plus obligé de parvenir au concert harmonieux : c'est de toute façon impossible. Au moins, on peut se concerter et ainsi comprendre que, sur l'enfant, il y a plusieurs points de vue, qu'ils ne sont pas forcément compatibles, mais qu'ils ont le mérite d'exister.

Il se trouve que, malgré les apparences, la maternité ne semble pas avoir plus d'essence, puisque j'ai eu aussi des fantasmes de grossesse que j'avais pu repérer dans mes rêves, fantasmes qui avaient été fortement réactivés lorsque ma fille avait eu son premier enfant. J'en avais fait état lors du colloque de Chengdu « maternité-féminité » en 2007. Récemment, je viens d'entendre mon petit fils de trois ans me sortir, comme ça, tout d'un coup : « ben moi, j'ai un bébé dans mon ventre ». Consciemment, une femme dit toujours qu'elle n'en veut pas, de ce truc (un phallus), nous renvoyant régulièrement l'argument de notre phallogocentrisme, au premier chef celui de Freud avec « son » *pénisneid*. Moi non plus, je n'en voulais pas de ce truc (un enfant), mais l'inconscient n'était pas de cet avis, tout comme pour elle. Mon grain de riz noir vient confirmer l'équivalence phallus = enfant, *via* la formule du : ce qui vient là où ça n'est pas. Je m'aperçois ici, à ma plus grande surprise, de la diversité de ce désir de conception : à partir d'un fantasme œdipien de mettre ma mère enceinte (par identification à mon père), le fantasme de moi-même porter un enfant (par identification à ma mère), et le fantasme de mettre une femme enceinte (par assomption de la masculinité). Tout cela se condense dans le désir de se mettre soi-même au monde, l'enfant pouvant être le substitut de tout ce que chacun aura raté dans sa vie, en porteur d'un idéal de réussite.

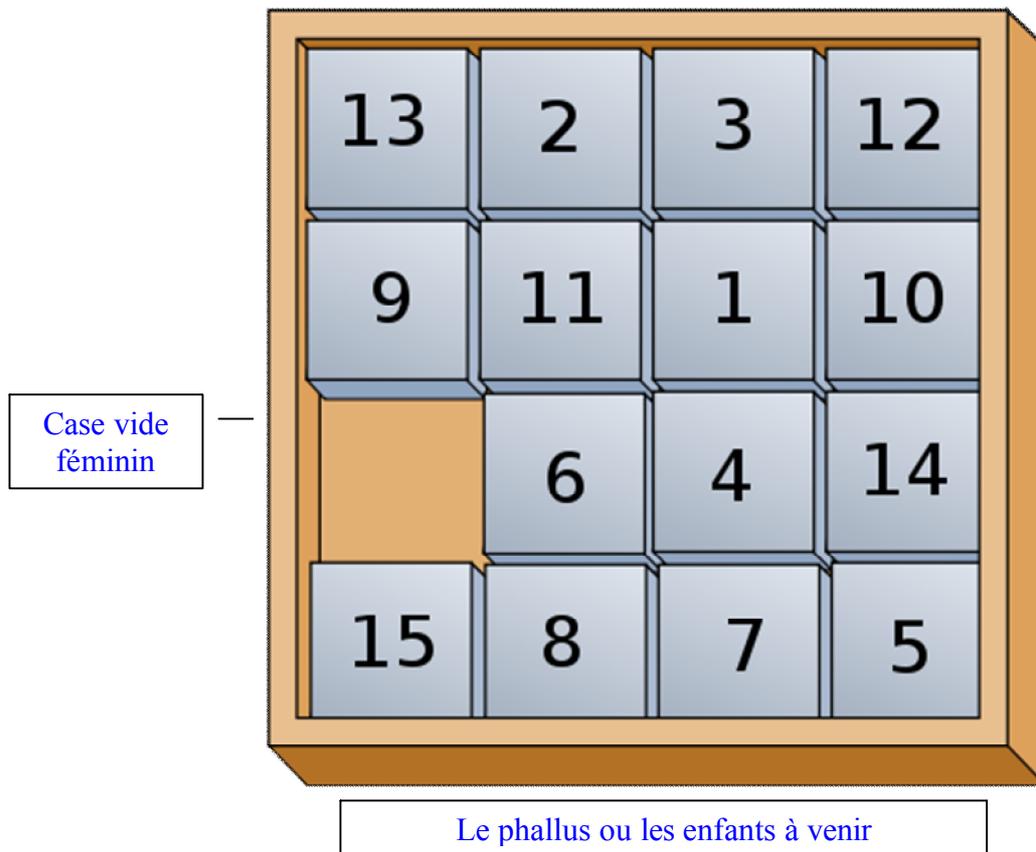
Cela répond-il à la question que je posais en ouverture de ce texte, d'un déterminisme inconscient pour la paternité, aussi fort que celui de l'équation enfant = phallus pour une femme ? D'une part, ces fantasmes ne me sont apparus qu'après que j'aie eu un enfant, réactualisés au moment où ma fille avait ses enfants. On pourra toujours dire qu'ils étaient là auparavant et que ce n'est que l'expérience qui leur a permis de surgir au moins au creux des rêves. Par contre, il est certain que mon hallucination noir-blanc était là bien avant mes enfants. Elle ne concerne pas la paternité, mais la masculinité dans son rapport à l'énigme du féminin. Pourtant, j'ai écrit tout un livre autour de ce que j'ai appelé ma scène primitive. Il concerne le fantasme de ma propre conception, et il s'avère que ce fantasme s'accompagne d'identification autant à mon père qu'à ma mère. A mon père comme celui qui implante la petite graine devant aboutir à ma conception, à ma mère comme la victime d'un viol et à travers un désir de retour au refuge de son ventre qui pourrait aussi bien être mon propre ventre accueillant moi-même parmi les éléments multiples d'une future descendance. Pour les

initiés à la topologie il y a là manière à l'étude de la bouteille de Klein, c'est-à-dire un espace dedans-dehors. Pour les rompus à la théorie des ensembles et des paradoxes, il s'agit du problème de l'ensemble qui se contient lui-même. S'il se contient lui-même ce ne peut être qu'au titre d'une représentation qui, à l'intérieur, se ferait l'ambassadrice de ce que l'intérieur envoie comme représentant à l'extérieur. Cette représentation ne saurait contenir tous les éléments de l'ensemble ; elle n'est qu'un des éléments parmi d'autres. Elle n'est pas l'ensemble. Donc, si l'ensemble se contient lui-même, il ne se contient pas lui-même. Si l'ensemble ne se contient pas lui-même, alors comment les éléments peuvent-ils se lier avec la façon dont l'ensemble est appréhendé de l'extérieur ? L'ensemble est donc incomplet.

En d'autres termes, si je ne sais pas qui je suis (pas de représentation de l'ensemble à l'intérieur), comment puis-je me présenter aux autres (à l'extérieur)? Mais pour savoir qui je suis, j'ai besoin de ce que les autres me disent (éléments qui ne font pas partie de l'ensemble, que je ne reconnais pas comme m'appartenant). Mais si je crois savoir qui je suis, cette représentation ne saurait être que partielle.

Le rêve sur lequel je m'appuie ici ne dit pas autre chose : comme tout rêveur, je suis tous les personnages du rêve, la rivière et le lac, moi-même et le petit chinois, et en résumé celui qui cherche à faire fortune, c'est-à-dire celui qui désire s'inventer son propre destin, soit : sa propre conception. Je n'hésite pas à universaliser cette proposition bien particulière, qui affleure chez tout sujet aux prises entre son désir et le désir de l'autre, entre libido narcissique et libido d'objet.

Ces questions sont donc (presque) complètement déconnectées de l'anatomie (pénis contre utérus) et de la biologie (XX contre XY), puisqu'il s'agit de signifiant : ça prend appui sur le réel de l'anatomie (d'où mon « presque »), mais ça s'en détache et ça se met à glisser comme les petits carrés d'un jeu de taquin, qui peuvent aller partout du fait d'une case vide, qui elle même peut se trouver partout, y compris dans le ventre d'un homme. Où l'on voit que le jeu de taquin fait au moins aussi bon modèle que la chaîne borroméenne, dans laquelle le vide est en effet partout puisqu'aucun rond n'emprunte le trou de l'autre, ce qui permet au Nom-du-Père et à la castration de courir partout, sur n'importe quel rond.



Cet exemple permet de se rendre compte comment la simplicité de la structure (opposition case vide/cases pleines= S1→S2= noir→blanc) peut engendrer une quantité formidable de modalités, ici : $16 !/2$ (la moitié de factorielle 16).

Voyons à présent la suite du rêve :

Lors d'une halte, plus tard, dans une maison ou une sorte de temple, j'assiste à la conversation de deux femmes préparant le repas. L'une d'elle a deux énormes plaies, une en haut de chaque cuisse. J'aperçois ça sous sa robe fendue, car elle est assise avec une jambe repliée sous elle et l'autre un peu écartée. Elle devise gaiement, comme si ces plaies ne lui causaient nulle gêne. L'autre femme est debout à côté d'elle ; elle présente au même endroit les mêmes formes de blessures, mais là, ce sont des cicatrices, c'est refermé depuis longtemps. Elle me fait penser à une ancienne compagne. A un moment elle met brusquement sa main sur la bouche de l'autre femme pour qu'elle ne réponde pas à ma question.

Elles sont sorties. Je sors aussi dans une voiture dont le toit et le pare-brise sont en continuité et en bois. Je m'étais dit que j'arriverai à l'ouvrir en chemin, mais non. J'ai beau chercher le loquet d'ouverture, c'est tout lisse, rien. Je sais que je roule dans une sorte de tunnel, mais je ne sais évidemment pas où je vais ; je vais donc nécessairement à la catastrophe puisque je ne vois rien. Le toit en bois est tout près de mon nez. D'ailleurs j'étouffe, là dedans ! Tellement que je me réveille.

Les plaies ou cicatrices font évidemment penser à un sexe féminin, dédoublé sur chaque cuisse et légèrement déplacé pour éviter une compréhension immédiate. La différence entre plaies et cicatrices pose la question de la fécondité : l'une est encore jeune, les plaies

saignent encore, tandis que chez l'autre femme, ménopausée, qui fut ma compagne il y a plus de 10 ans, les cicatrices sont refermées.

Je pensais aussi à ce moment-là à l'une de mes analysantes qui devait subir une ablation d'un ovaire la semaine suivante, ce qui est une autre façon de poser la question de la fécondité.

Je suis tout aussi surpris que dans la première partie de mon rêve. En ce qui concerne la mobilisation du désir, la beauté joue beaucoup, certes, mais je pensais que ce critère jouait seul. Or, dans ce rêve, la question de la beauté ne se pose nullement. Il n'y a aucune compétition entre les deux femmes à ce niveau là. Entre grain de riz et cicatrice encore ouverte, c'est le problème de la fécondité qui est posé ! J'en viens à penser que la juxtaposition des deux femmes vient justement là pour mettre en relief le champ nécessaire à l'implantation de la graine en question. Je savais que, pour une femme, c'est une chose importante, voire capitale. J'ignorais que cela puisse avoir la moindre influence sur moi. Ceci dit, je peux très bien ne pas vouloir d'enfant et avoir du mal à me passer de l'idée de la fécondité *potentielle*, qui serait nécessaire au défi contre le vieillissement et la mort qui se présente à la fin du rêve. Force est de constater que ce qui m'intéresse, ce sont les femmes qui peuvent avoir des enfants, même si je n'en veux pas. Comme si le plaisir ne pouvait se passer au moins de l'idée de procréation. Ce serait un coup de la nature ? Nous serions faits pour ensemer bêtement ? Ça tombe bien, les filles ne demandent que ça, mais elles, c'est conscient, alors que nous, consciemment, on s'en tape. Sauf exceptions.

D'un autre côté, la conversation des deux femmes peut être lue comme la simple écriture d'un paradoxe : je veux et je ne veux pas d'enfant. L'une est féconde, l'autre ne l'est pas, et elles sont équivalentes.

Peut-être que l'idée d'en avoir, ce serait cela, l'ouvre-boîte de la boîte qui se referme sur moi à la fin de mon rêve : en faire un, c'est sortir soi-même du cercueil pour rester vivant, parce qu'un autre nous prolonge. De nombreux films ont mis en scène la terreur d'être enterré vivant (dont un de Tarantino, *Kill Bill*), fantasme très commun, voire universel.

A moins qu'il ne faille entendre dans tout cela que tout S1 est en souffrance de S2. « Le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant », cela signifierait qu'aucun signifiant ne peut se soutenir seul et que, donc, la paternité qui a entraîné l'enfant moi-même impose un signifiant de la masculinité incarné dans la corporéité du sujet en tant qu'il doit lui-même la mettre en jeu pour se retrouver porteur, au bout du compte, du signifiant paternel.

$$S1 \rightarrow S2 \Leftrightarrow P \rightarrow \Phi \rightarrow P.$$

Moi aussi, j'ai peur de la mort, puisque après être remonté ainsi aux origines je me retrouve dans un cercueil circulant non pas à tombeau ouvert, mais à guichets fermés. D'ailleurs est-ce un cercueil ou une réminiscence du ventre maternel ? Peu importe, la problématique est la même : être enfermé et ne pouvoir sortir. Ne pas naître, c'est mourir. C'est aussi accueillir l'idée de la mort comme fondement de la vie en assimilant le cercueil au ventre maternel, le zéro comme fondement du Un. L'ouverture serait dans les flèches qui enchaînent un signifiant à un autre signifiant, la mort étant la seule fin possible de la chaîne. D'où la nécessité de la circulariser en faisant se correspondre l'origine et la fin, comme dans mon rêve, afin de produire de la signification.

En référence aux catégories ontique d'Aristote, le Nom-du-Père est *nécessaire*, s'opposant ainsi à *l'impossible* du réel, tandis que la mère est affirmée *interdite* mais pas impossible, moyennant le passage des catégories ontiques (l'être) aux catégories déontiques (la morale). Bien entendu le rêve rend *permise* la mère qui était interdite, à la fortune du pot, comme on dit, qui est la Fortune d'Œdipe. Le pot était ici le petit lac.

Mais c'est bien parce que la mère est interdite, du fait de l'*obligation* paternelle, que les autres femmes sont permises, et que donc de l'Un peut se déposer dans l'Autre tandis que l'Autre peut se laisser altérer par l'Un. Je m'excuse d'être un peu abscons dans l'usage de ces catégories d'Aristote, mais elles sont bien utiles à sérier les problèmes, tant dans le passage de l'un à l'autre que dans le passage de l'ontique à la déontique.

Il me semble donc *nécessaire* de les rappeler pour le lecteur lambda :

Ontique² :

Nécessaire	Impossible
Possible	Contingent

Déontique³ :

Obligatoire	Interdit
Permis	facultatif

C'est justement l'instance phallique qui rend le rapport sexuel impossible : parce qu'il s'écrit comme $1/0 = \infty$, ou encore : $0/1 = 0$: dans les deux cas, on ne peut pas écrire le rapport ; dans le premier cas, l'infini est insaisissable, dans le second, il est identique à l'autre membre de l'égalité : il n'y a donc pas de rapport.

On retrouve ces formulations abstraites dans le Yi King, qui compose toute une combinatoire à partir du trait plein et du trait coupé. Ce dernier est le résultat de la fonction 0 sur le trait plein, le 1. Autrement dit le trait coupé - - est la modalité chinoise d'écriture du rapport sexuel, 1/0 ou 0/1, mais sa combinatoire avec le 1 permet d'écrire 64 hexagrammes c'est-à-dire de mettre une limite là où il n'y en a pas : 64, ce n'est plus l'infini, à l'instar des 16 !/2 modalités du jeu de taquin. C'est le rôle de toute écriture, quelle que soit la combinatoire proposée, que de proposer ainsi des limites au continu glissement des signifiants les uns derrière les autres, s'engendrant les uns les autres.

Note méthodologique

Je travaille sous le coup d'un principe, noué à une découverte personnelle. Le principe je le dois à Freud, qui invente la psychanalyse à la faveur d'une découverte personnelle : on confie au rêveur le soin d'interpréter ses propres rêves, à celui qui souffre du symptôme le soin d'interpréter son propre symptôme. J'ai une préférence à me conformer à ce principe car seul celui qui parle de lui-même a des chances de dire quelque chose de pertinent sur le bout d'inconscient auquel il a accès. Parler de l'autre est non seulement déontologiquement

² Aristote, *De l'interprétation*, bibliothèque des textes philosophiques, Vrin.

³ Leibniz, *Elementa juris naturalis*, 1670-1671. C'est à Leibniz qu'on doit l'idée d'appliquer la logique propositionnelle d'Aristote à la morale.

problématique mais aussi méthodologiquement insatisfaisant. Telle sont, du moins, les premières apparences dans cette façon d'aborder le problème.

Mais la découverte dont je parle, celle de l'inconscient, montre qu'il n'est pas le fait d'un « moi ». En le nommant « ça » Freud entérine sa découverte : l'inconscient n'appartient pas à un moi, ni au mien, ni à celui de quelqu'un d'autre. Par conséquent, parler de quelqu'un d'autre quand on parle de l'inconscient n'a plus trop de sens, pas plus qu'en en parlant comme s'il s'agissait de « moi ». L'inconscient est structuré comme un langage cela signifie qu'il se situe « entre » les personnes comme le langage lui-même. Il est commun à tous. Comment cela, me direz-vous ? Chacun a tout de même sa propre histoire à laquelle il tient et qu'il cherche souvent et douloureusement à retrouver, pensant qu'il y trouvera la source et la solution de ses symptômes. C'est vrai, mais en même temps, plus on s'enfonce dans le passé le plus archaïque, plus on se retrouve, très personnellement, dans ce qu'il y a de plus universel l'Œdipe, la castration, la scène primitive. C'est d'ailleurs pour ça qu'on peut se servir des nœuds et de la topologie en général comme laboratoire pour la théorie.

Beaucoup de gens souffrent en silence, se pensant les seuls à produire de tels cauchemars, voire de telles idées : tuer ses parents ou ses enfants, et les aimer jusqu'à l'accomplissement charnel de l'inceste. Si tout cela est interdit dans la réalité, et à bon escient, impliquant le refoulement, ces idées n'en perdurent pas moins dans l'inconscient, produisant cauchemars et symptômes. Les dire à quelqu'un qui entend sans juger est facteur de soulagement. C'est encore mieux si celui entend en profite pour indiquer que ces fantasmes font partie du patrimoine commun de l'humanité. Si la modalité de chacun diffère, la structure n'en est pas moins universelle. Cette question de la modalité particulière de chacun est fondamentale pour le sujet qui, en disant tout cela, se met au monde à la manière de Vermeer et de Velázquez⁴. C'est pourquoi il importe de lui en laisser le loisir, c'est-à-dire ne pas chercher à le ramener aux arcanes de la structure qui font partie du savoir intime du psychanalyste.

Je m'attache donc à l'analyse de mes propres rêves, fantasmes et symptômes, laissant aux analysants le soin d'analyser les leurs, assurés qu'ils peuvent être guidés sans être conduits, par quelqu'un qui a déjà exploré ces zones mystérieuses et parfois dangereuses. Guidés, c'est-à-dire aidés dans leur découverte de l'inconscient, dans les modalités qui sont les leurs. Je procède donc le plus souvent par le silence, offrant à la voix l'espace vide qui lui convient, mais aussi par l'incitation au rêve, qui est la voie royale pour accéder à l'inconscient, et par des questions qui peuvent ouvrir des pistes sans jamais en fermer aucune, notamment pour aider les analysants à interpréter leurs rêves.

Lorsque je donne le sentiment de parler des analysants, je parle en fait toujours de ce que je peux dire de ce que j'ai cru retenir de ce qu'il m'a semblé entendre. Cela fait déjà une considérable distance. Ce que je mets en question dans ce dire, c'est mon écoute, et non la personnalité de l'autre. D'ailleurs il y a beau temps que j'ai viré ce terme, « personnalité », de mon vocabulaire. Ceux qui me connaissent savent tout ce que j'ai pu écrire et dire contre l'usage du diagnostic en psychanalyse : ce n'est pas là sa place. En psychanalyse, il est question de transfert et tout ce qui passe n'est pas le fait de l'un *ou* de l'autre mais de ce qui se noue à leur insu *entre* les deux : cela concerne non seulement l'un *et* l'autre, mais la structure universelle qui s'actualise dans un transfert particulier. Ce pourquoi on peut appeler le transfert un nœud, ce qui relie deux personnes. C'est ce nœud qui peut faire l'objet de notre élaboration théorique, non la personnalité de l'un ou de l'autre.

C'est ainsi que si je parle de mes analysants, j'en parle à travers l'analyse de mes propres rêves, voie royale qui me révèle la vérité d'un transfert tel que souvent j'étais incapable de l'imaginer au plan conscient. Cependant cette analyse procède comme toute

⁴ Voir plus loin : *Les représentations de la fonction paternelle*.

analyse, par la méthode des associations libres et celles-ci ne peuvent que m'amener sur les souvenirs d'événements que m'ont racontés les analysants. Si, par souci de discrétion, je ne parle pas de ces associations, je me coupe de l'interprétation de mon rêve, et partant, du transfert. Si, par un souci d'élaboration théorique et donc, de transmission, je détaille ces associations, cela peut donner l'impression que je parle des analysants. Il y a là une impasse méthodologique que certains ont résolue en ne parlant jamais de leur pratique, modalité choisie par Lacan tout au long de sa vie, une fois passé l'épisode de sa thèse sur le cas Aimée.

On connaît l'aboutissement de ce choix : une théorie versant dans une intellectualisation de plus en plus absconse, une pratique de plus en plus sèche. Une distance incommensurable entre l'analysant et l'analyste. La « neutralité » derrière laquelle se réfugie ce dernier n'incite nullement les analysants à aller de l'avant ; sa dureté censée porteuse de Loi ne les amène qu'à se protéger du verdict sans cesse menaçant d'une fin de séance ramenée à la portion congrue. Tout cela ne fait qu'éloigner le terme de l'analyse qui s'éternise. Je dis cela à partir de ce que j'ai vécu de ma première analyse qui a duré 15 ans. Heureusement qu'il y en a eu deux autres ensuite, et que l'analyse ne s'est pas arrêtée à la fin de dernière cure.

A l'inverse, le choix d'une parole ouverte sur la pratique fait considérablement progresser cette pratique elle-même et la théorie qui en découle, car je me donne les moyens sur lesquels m'appuyer, l'une fécondant l'autre au sens même que je tente d'élaborer ici de la masculinité (Φ) qui s'articule à la paternité (P) et du S1 qui se noue au S2. Au risque, certes, de paraître dévoiler certains contenus, toujours cependant voilés sous l'usage de pseudonymes et de quelques modifications de circonstances permettant qu'ils ne puissent être reconnus. En ce qui concerne les modalités de ma propre histoire, cela ne me gêne nullement de les dévoiler. Un des plus grands bénéfices de mon analyse, c'est qu'elle m'a permis de ne plus avoir honte. Honte de quoi, puisqu'il s'agit de l'humaine condition ? Je considère que cette aisance chèrement acquise est un facteur facilitant pour les analyses que je conduis. En ce qui concerne les associations qui m'amènent sur le terrain de ma pratique de l'analyse et donc des analysants, je renvoie aux précautions que je viens d'énoncer. Je reconnais que ce n'est pas entièrement satisfaisant et qu'il y a encore beaucoup à travailler dans ce domaine. Mais on ne travaille pas si l'on élimine d'emblée les éléments mêmes qui construisent l'espace du travail.

Le père de Cédric.

J'étais au lit avec Cédric (pseudo pour un de mes analysants) J'étais couché sur le côté et lui derrière moi. Il me tenait un pied et une main. Puis, il me suit dans les couloirs d'un aéroport. Tout d'un coup, ça devient dangereux on nous, ou on me poursuit. Je me trouve devant les portes coulissantes en inox d'un ascenseur, mais je ne peux évidemment pas prendre le temps de l'appeler, et les portes coulissantes en face tout à fait semblables, sont closes. Mon hésitation à cet endroit m'a fait perdre du temps : je vais être rattrapé. Je préfère me réveiller.

J'aurais donc un désir homosexuel passif à l'égard de ce Cédric. Je cherche à y échapper dans un aéroport, c'est-à-dire que je ne veux ni prendre mon pied, ni décoller. C'est lui qui prend le mien (au lit), c'est lui qui me poursuit (dans l'aéroport). D'ailleurs les portes de l'ascenseur sont fermées, et puisque c'est mon rêve, c'est bien moi qui les ai fermées ! Les portes fermées sont donc les femmes ; lui, il est derrière et me poursuit ... de ses assiduités.

En fait mon rêve met en scène mon désir d'y prendre mon pied sans que je sois responsable : c'est lui qui fait, ce n'est pas moi ; il est actif, je suis passif. Ce que je fais c'est

cela : mon désir, car c'est moi qui l'anime. Mon désir de décoller (d'où l'aéroport) et d'y prendre mon pied.

Je dois dire que, dans ma vie de veille, je n'ai pas la moindre pratique ni désir homosexuel. Les portes des femmes ne m'ont jamais été fermées. Je suis donc parfaitement étonné de cette mise en scène qui n'est peut-être tout simplement qu'une métaphore du transfert. Le transfert, c'est l'amour, et l'amour c'est un autre nom pour la libido, et celle-ci se met en scène sous la forme d'un acte sexuel à peine voilé. Là, je peux en répondre. Je pose qu'il est vraisemblable que, si je ressens cela, il doit en être de même pour lui, mais ce n'est qu'une hypothèse : il n'est pas là pour en dire quelque chose. Je lui laisse donc le soin d'en parler en son nom propre. D'en être averti moi-même me donne un outil pour m'appuyer quant à l'aide que je pourrais apporter à sa propre analyse du transfert, lorsqu'il en sera là. Je pense qu'il en sera là d'autant plus vite que j'en suis averti.

Est-ce une coïncidence ? Le lendemain même de ce rêve, il tapait vigoureusement à ma porte, dans l'impatience de venir à sa séance (j'étais avec quelqu'un d'autre) et la crainte de perdre son tour (c'est ce qu'il a expliqué en arrivant). Or c'était pour me tenir des propos extrêmement positifs sur son père, tels qu'il n'en avait jamais dit de tels auparavant.

Il commence d'emblée par me raconter le souvenir d'un dialogue entre son père et lui lorsqu'il était petit. Il posait à son père la question : « qu'est-ce qu'un mètre ? » et son père de répondre en invoquant le mètre étalon entreposé au Pavillon de Breteuil à Sèvres. Et lui de provoquer encore plus loin en demandant : « mais qui a dit que c'était un mètre ? ». Le lecteur français entend évidemment l'homophonie entre mètre et maître, mais au-delà de cette coïncidence sonore, la question posée par l'enfant reste celle du référent universel, celui en qui on peut se fier, bref, la question du garant de la vérité. Or, c'est une des fonctions du Nom-du-Père, dans la mesure où c'est une parole de la mère, toujours, qui peut dire : « ton père, c'est celui-là ». Comment peut-on être sûr de ce qu'elle dit la vérité ? On l'a vu plus haut, j'ai eu moi-même à faire avec cette parole, que j'ai subvertie de la mienne propre. Mais qui n'a pas imaginé un jour n'être pas l'enfant de ses parents, se voyant comme un orphelin recueilli, au destin forcément différent de ce que ces parents-là proposent ? Ce n'est autre qu'une des modalités du complexe d'Œdipe. Le désir de n'être pas l'enfant de ces parents-là est d'autant plus fort que, du coup, il autorise le désir, autrement interdit, de posséder la mère à la place du père. Il est tentant de rapprocher de ce propos mon rêve de la nuit précédente : il peut être décrit aussi comme une mise en scène de la question « qui est le maître ». Celui qui est derrière bien entendu ! Comme le disent souvent les mères à propos de leurs enfants : « faut toujours être derrière ! ».

Le souvenir suivant, c'est celui où lui et son père se dissimulent sous un bateau gonflable retourné. Complicité d'être dans cet endroit clos, humide et totalement inhabituel : à l'aune de mes propres fantasmes, j'y entends un partage du ventre de la mère.

Il y a ensuite la façon dont son père lui a appris à conduire en lui faisant confiance.

Rien à voir avec ce qu'il me disait jusqu'alors de son père, que je me dois de relater en revenant un peu sur notre histoire commune.

Il y a des années, j'ai reçu au dispensaire ce monsieur, alors âgé d'une quarantaine d'années, qui m'avait raconté deux événements rapportés comme des déterminations absolues de sa vie constituant ainsi des traumatismes précis et très graves. Du genre "s'il se passe ceci, alors il arrivera cela, inmanquablement". Et la vie du sujet était en jeu, toute tracée, bloquée dans un infantilisme renforcé par la sanction des autorités (il vit de l'Allocation Handicapé Adulte et travaille dans un CAT). Voici :

Quand il était petit, un jour, il a donné un coup de canne à un camarade de jeu, il l'a vu saigner de la tête... ensuite ce garçon est mort. Ensuite, il a renversé un pot de peinture sur la tête d'un autre camarade, et celui-ci est devenu aveugle. Son père lui a dit : quand tu seras

grand, tu le retrouveras et tu lui donneras la moitié de ton salaire toute ta vie. Et lui d'en rajouter : oui, et il sera mon meilleur copain et on habitera ensemble, et je l'aiderai en tout.

J'ai donc laissé se dérouler le fil de ce discours, qui revenait souvent, semblant boucher tout horizon... jusqu'à ce que, lors d'une séance, beaucoup plus tard, j'ai été frappé (j'insiste : c'est ainsi que, moi, je l'ai ressenti, je ne prétends à aucune objectivité) il raconte à nouveau cette histoire sous la forme "mon père m'a dit que...". Ce que j'ai souligné pour lui. Ce n'était plus un réel que j'entendais, c'est-à-dire le récit soi-disant objectif d'une histoire, c'est-à-dire encore, des mots pris pour des choses, des oracles qui devaient immanquablement se réaliser (comme l'oracle de Delphes pour Oedipe), c'était devenu des paroles rapportées : le sujet de l'énonciation était mentionné. Ce n'était plus un fait « objectif », mais le récit de quelqu'un, le père. Rien que des paroles : on peut les croire ou pas. Et ça change tout; ce n'était plus du réel, c'était du symbolique couplé à de l'imaginaire. Ce n'était plus un destin, un déterminisme absolu posé dans le passé et orientant définitivement l'avenir, c'était une parole. Ce n'était plus une écriture gravée dans le marbre, c'était redevenu quelque chose dépendant d'une subjectivité, celle du père, réintroduisant de fait une autre subjectivité, celle du fils. Son père n'était plus l'oiseau de mauvais augure, l'oracle de la condamnation, mais un interlocuteur comme un autre.

C'est comme dire : "quand je serais grand, je tuerais mon père et je coucherais avec ma mère" et puis dire ensuite : "quand j'étais petit, l'oracle m'a dit que, quand je serais grand, je tuerais mon père et je coucherais avec ma mère." Entre les deux formules, la différence essentielle, c'est le sujet de l'énonciation; à la place des rigueurs réalistes de l'énoncé, il y a eu prise en compte de celui qui parle, le sujet de l'énonciation. À la place de la vérité d'adéquation aux choses, la vérité d'énonciation.

Je lui avais alors même proposé l'interprétation : puisque vous ne savez pas réellement ce qui est arrivé aux deux garçons, vous ne savez que ce que votre père vous en a dit, ne croyez-vous pas que ce qu'il vous a dit pourrait bien être une exagération destinée à vous faire peur et vous faire tenir sage, pour que vous ne recommenciez pas ?

Encore beaucoup plus tard, il en est venu à dire lui-même que toutes ces deux histoires n'étaient peut-être qu'un rêve, tout en continuant à dire : je me revois donner le coup de canne, je me revois renverser le pot de peinture. A quoi je répondais régulièrement : mais vous n'avez pas vu l'enfant mort, vous n'avez jamais vu l'enfant aveugle. Il en convenait.

Ainsi son père chutait-il de sa position de garant de la vérité.

J'étais tout aussi étonné de cela que de mon rêve de la nuit. Dois-je l'interpréter comme un nouvel amour porté à son père dont je serais le substitut transférentiel, ce dont le rêve m'avertissait *in extremis* juste la veille ? Il se pourrait que dans la chute du père de sa fonction de garant de la vérité confondue avec la réalité, cette fonction ait été transférée sur moi, qui n'avais pas été pour rien dans ce changement. C'est là où, je pense, mon propos doit s'arrêter, car ce n'est qu'hypothèse sur l'autre et non parole de sujet. Ma question serait plutôt : comment se fait-il que je me sois pris d'amour pour cet homme au point d'en avoir peur et de tenter de le fuir ? Voilà une résistance de l'analyste dont je peux répondre, ce que je fais en effet par cet écrit.

Embryon de réponse que je peux apporter aujourd'hui : cela fait quand même des années que je le connais, et que, ces temps-ci il me semblait évoluer d'une manière tout à fait favorable. J'étais donc bêtement content de moi et valorisé par ses avancées. J'en dis un mot : vivant encore avec sa mère à l'âge de 50 ans, il venait pourtant d'engager une liaison avec une femme qui l'avait incité à faire une demande d'un logement indépendant, ce qu'il avait fini par obtenir. Il n'était pas sans quelque crainte devant cette séparation, mais il m'en parlait sereinement, avec la volonté de l'affronter. N'était-ce donc pas cette même peur que mon rêve mettait en scène dans une transposition de sa relation avec sa mère ? ...dans laquelle je teindrais en fait son rôle et lui, celui de sa mère ? D'où l'intérêt des propos positifs à tenir sur

son père, appui nécessaire à la séparation d'avec la mère. Je ne dis pas ça dans le but de l'expliquer, lui, mais de m'expliquer, moi, dans ma tentative de fuite. Et c'est loin de tout expliquer. En effet, quelques séances plus tard, c'est une avalanche de propos négatifs à l'égard de sa mère qui semble venir soutenir l'effort de séparation.

Qui dit narcissisme dit aussi amour d'objet, ou inversement puisqu'il s'agit des deux chemins que prend la libido, sur le moi ou sur l'objet. On retrouve le débat sujet-objet tel que je l'ai amené plus haut, mais directement dans une problématique pratique.

Lorsque je dis : je me suis pris d'amour pour lui, dans la mesure exacte où il s'est pris d'amour pour moi, car ce qu'il y a entre nous et qui nous lie n'est autre que la parole, une parole *en laquelle je crois*. J'ai cru à la réalité de son histoire de meurtre et d'aveuglement, j'ai cru ensuite que ce n'était que paroles de son père. Si j'y crois, où y a-t-il encore besoin d'un garant de la vérité, c'est-à-dire d'un père, d'un Nom-du-Père explicitement présent dans la chaîne signifiante, qui dès lors se soutient d'elle-même ? Mon rêve nous présente ainsi liés, le corps de l'un au corps de l'autre, dans un lit, ce qui est évidemment une représentation libidinale de l'amour mais c'est aussi une représentation de la liaison qu'opèrent entre eux les signifiants de la chaîne qui nous lie, comme les ronds d'une chaîne borroméenne. Ou encore comme les deux faces d'une bande de Möbius qui sont la même.

Je dis (j'insiste pour nommer le sujet de l'énonciation) que, entre mon rêve et la séance du lendemain s'est produit quelque chose de l'ordre du processus de la fermeture de la chaîne borroméenne. Je le dis parce que j'ai le désir qu'il en soit ainsi : que la pratique vienne confirmer une si remarquable théorisation topologique. Je ne devrais pas du tout avoir cette position, car ainsi la pratique semble convoquée à justifier la théorie. Mais c'est un effet incontournable du désir, ce dernier étant lui-même mis en branle par la proposition des amis chinois de s'interroger autour du thème de la masculinité et de la paternité. La perspective d'une rencontre féconde le discours tout comme la perspective d'une séance d'analyse féconde la parole qui va s'y tenir. C'est l'effet du temps sur la subjectivité, le sujet se situant toujours dans un avenir qu'il imagine à l'aune du passé qu'il a pu mettre en mémoire, ce qui est une autre façon de lire le bouclage de la chaîne borroméenne.

Ce n'est pas aussi facile que ça, puisque dans mon rêve je cherche à échapper à ce bouclage que j'ai d'abord mis en scène dans un lit. Je cherche à y échapper jusqu'à ce que je me trouve devant deux portes semblables, mais pas tout à fait pareilles : disons-le encore comme un effet du désir : le phallus et le Nom-du-Père. Deux ronds qu'il faut accepter de confondre en un seul pour fermer la chaîne, ce qui suppose de laisser tomber l'arrogance phallique et donc thérapeutique du thérapeute. En d'autres termes, d'accepter la castration, ce qui est la place de l'analyste d'accepter de suivre son analysant plutôt que de le précéder avec de la théorie toute faite. Seulement, accepter cette modestie de ne pas guérir, c'est accepter de quitter une position masculine qu'un homme a toujours du mal à abandonner. Une femme aussi d'ailleurs, mais ça, c'est une autre histoire.

Vous remarquerez que je vous ai présenté les choses dans une perspective très positive quant aux résultats d'une analyse. Sur le plan thérapeutique, ça a l'air de marcher très fort, et sur le plan épistémologique, la théorie correspond pile poil à la pratique. Ça fait en effet une jolie chaîne signifiante bien refermée comme il faut. Mon rêve indique d'abord, dans une première scène, le désir qu'il en soit ainsi, puis la crainte qu'il en soit ainsi. Car, à côté de l'interprétation « bonne chaîne, bonne forme », ça suppose la castration de se laisser conduire dans l'analyse par l'analysant, de le laisser être le maître s'il le souhaite, au lieu de passer pour un maître *ès* psychanalyse. Il s'agit en fait de le laisser poser son interrogation : « qu'est-ce qu'un maître ? » sans lui fournir une réponse, lui laissant le soin d'en venir à ceci, que c'est sa propre parole qui peut le guider et le faire garant de sa vérité. Au prix éventuellement de ce

qu'il conserve symptôme et délire, et que tout ce que je dis là puisse se trouver démenti par sa parole.

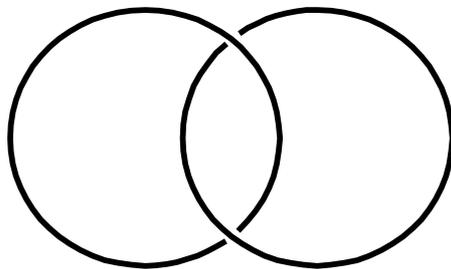
Quand j'étais petit ma mère me levait parfois le matin avec les mots «aujourd'hui lavement ! ». Sans autre forme d'explication, je devais alors subir ce que je n'hésite pas à appeler aujourd'hui un viol, extrêmement douloureux et pas du tout expliqué. Je crois que je ne savais même pas à l'époque que c'était pour me délivrer de la soi-disant constipation que ma mère imaginait, étant elle-même une constipée chronique. Il est vrai que cette situation me mettait évidemment en position féminine : je devais subir quelque chose comme le substitut d'un acte sexuel, avec l'abandon de toute masculinité. C'est aussi avec ces souvenirs que j'écoute mon analysant. Je peux donc avoir quelque résistance, voire quelque crainte à me laisser ainsi subvertir par une parole qui est en train de construire du père, ou pour le moins du Nom-du-Père. Dans le lavement, je suis identifié à ma mère dans la scène primitive que j'ai pu observer à une époque bien plus archaïque, tandis que, dans les lavements qu'elle m'infligeait, elle s'identifiait à mon père. Après tout, c'est une façon d'identifier masculinité et paternité.

Dans le transfert dont je vous parle, je serais donc identifié à mon analysant, en fuite devant une mère à laquelle je l'ai identifié, lui, une mère que j'imagine s'identifiant au père de la scène primitive. Quant à lui, il appuierait sa fuite hors de l'emprise de sa mère en revalorisant son père à ses propres yeux, tout en dénigrant sa mère. Je fuirai donc autant une mère qui cherche à me coller que l'amour qu'un fils cherche à substituer à cet amour excessif en me prenant comme substitut. Cette fuite pourrait enfin représenter la course d'un signifiant après un autre signifiant, afin de reconstruire une orientation dans le temps comme dans l'espace. Cette articulation des signifiants entre eux suppose en effet l'écriture, c'est-à-dire la substitution d'un passé ressenti comme ayant réellement eu lieu, à l'acceptation de ce qu'il ne s'agit que d'une écriture de la mémoire, sachant que celles-ci sont susceptibles de mouvance, et donc, pas plus garante de la réalité du passé que ne le sont les paroles d'un tel ou d'un autre, fût-il le père.

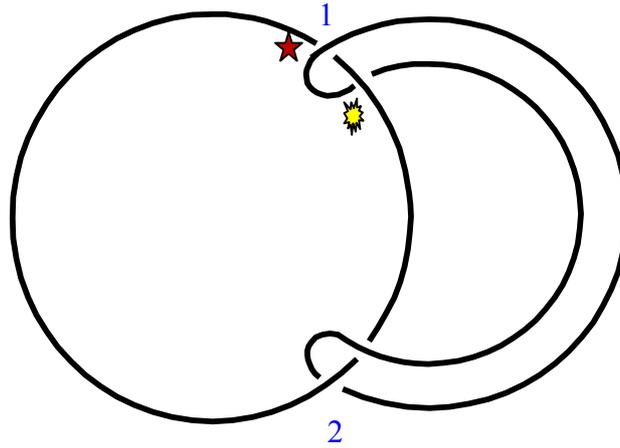
Vous voyez donc ce que l'avancée de l'analyse suppose de résistance de l'analyste. De la même façon, il y a toujours résistance à se séparer de sa maman, parfois jusqu'à l'âge de 50 ans, comme mon analysant. C'est la même chose que la résistance à parler de ce qu'on croit honteux ou tout simplement de ce qu'on ne sait pas qu'on sait, encrypté dans les arcanes de la mémoire inconsciente.

J'ai accepté dans un premier temps de rentrer dans cette sorte de paranoïa qui était autant la mienne que la sienne, puisque j'acceptais ses propos comme de bonne foi.

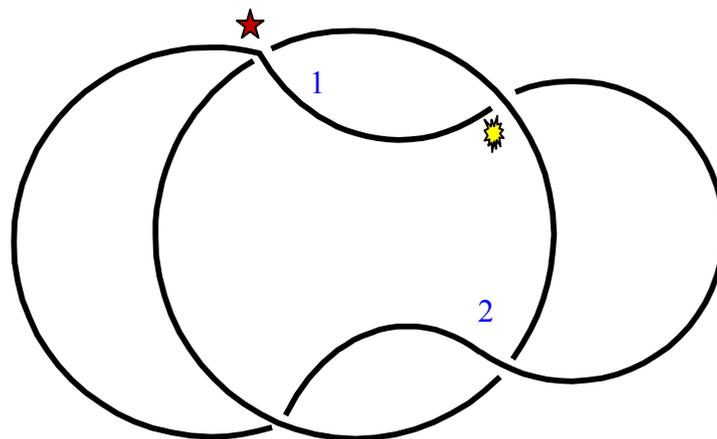
Entre lui et moi, comme entre lui et son père, l'accrochage aurait pu se figurer ainsi :



...où chaque rond pénètre le trou de l'autre.
Ce qui est la même chose que cela :



C'est-à-dire l'accrochage fautif tel que dans le dessin d'*Encore*, à ceci près qu'il d'agit d'un *double* enlacement : chaque rond pénètre *deux fois* dans le trou de l'autre. On le lit aussi bien dans cette forme où l'arc externe du rond initialement plié a été déplié sur la gauche :



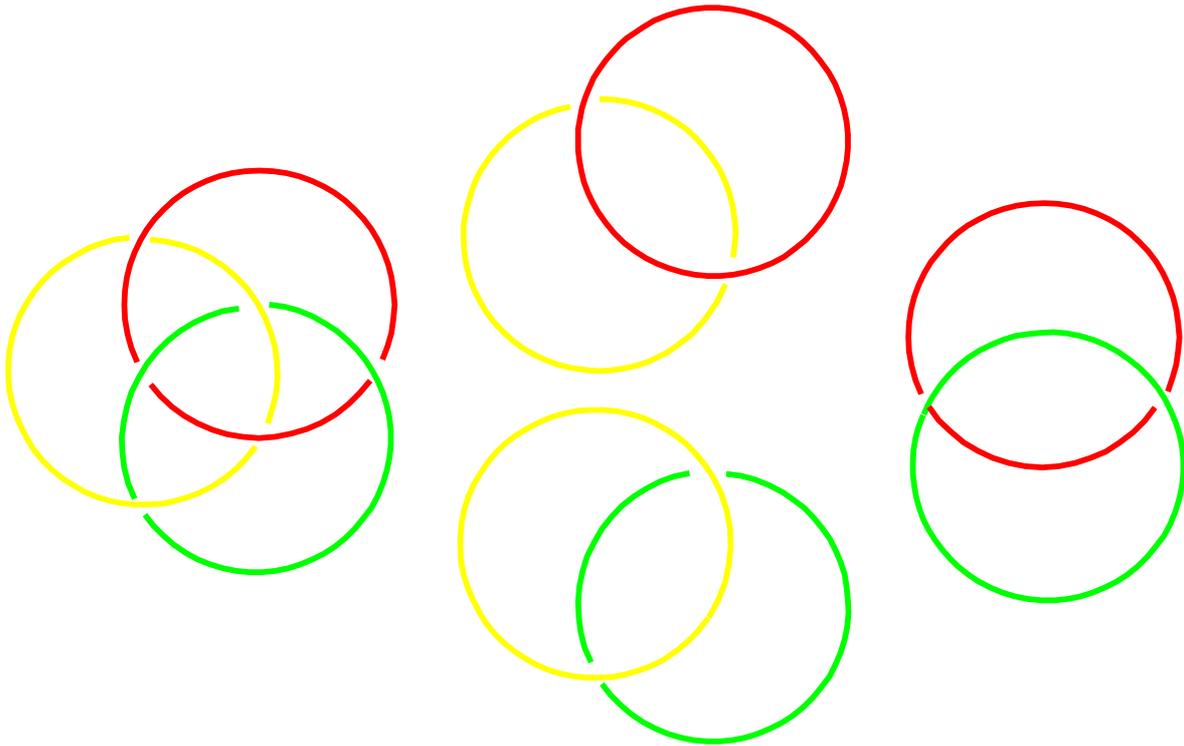
On peut lire aussi cette figure comme une correspondance biunivoque entre le mot et la chose : ce qu'à dit papa, c'est la réalité (première pénétration), ce que m'a dit Cédric, j'ai accepté de le prendre pour la réalité (seconde pénétration). Evidemment, chez moi, cela part d'une pétition de principe qui est en même temps celle de la psychanalyse : la vérité d'un dire ne recouvre pas forcément la réalité des faits. Il n'en reste pas moins que ce dire dit une vérité qui, si elle n'établit pas l'objet de la réalité, permet cependant l'essor du sujet de l'énonciation.

Croire à ce que l'autre dit, ce n'est pas prendre son propos comme un objet, c'est croire le sujet. Je l'ai cru, lui. Ce n'étaient pas des objets d'études à ranger dans une catégorie ; si j'avais fait cela, je serais rentré dans son mode de discours qui était de prendre des mots pour des choses. Les choses, on les range dans des placards prévus à cet effet, ce qui est par ailleurs la démarche diagnostique. En revanche, dans la voie psychanalytique, c'est vraiment la demande d'un sujet en détresse qui m'intéresse.

Vous saisissez le paradoxe : à se vouloir "pas fou", on observe le fou et on se met à fonctionner comme lui : on prend ses mots pour des choses, des objets d'études. À s'admettre

aussi fou que lui, on sort au contraire de la folie en remettant en scène le sujet de l'énonciation; à vouloir maîtriser le discours de l'autre, on réagit comme cet autre qui croit maîtriser le monde aux dépens du désir. A accepter la perte de toute maîtrise, on permet au sujet comme à l'autre l'émergence du sujet, non pas de la maîtrise, mais du désir. Le sujet de la maîtrise se pose comme moi et non comme sujet.

C'est plutôt ainsi que se dessine l'écriture borroméenne dans laquelle il n'y a pas de correspondance biunivoque entre un rond et un autre donc entre le mot et la chose, donc entre le signifiant de l'analysant et le signifiant de l'analyste :



Au contraire, pris deux à deux, chaque rond s'avère totalement indépendant de l'autre. Ce n'est que le nouage à trois qui permet le tenue de l'ensemble, un nouage qui n'est situable dans un aucun rond en particulier, comme dans la chaîne de ronds pliés exposée plus haut. J'ai le désir de lire la séance du lendemain comme une fabrication de ce nœud, en remplacement de l'enlacement de mon rêve, que je fuyais déjà au sein de celui-ci, tentant de mettre une distance entre lui et moi, cherchant une ouverture auprès d'une porte encore fermée. Cette ouverture peut être figurée par le trou séparant deux ronds, comme dans l'écriture ci-dessus, tandis que le nouage permet néanmoins que le transfert se perpétue sous une autre forme. Le trou est celui qu'il essaye de mettre dans la réalité entre sa mère et lui, en changeant d'appartement, tout en tenant un discours positif sur son père qui vient faire troisième rond...sachant alors que n'importe quel rond peut tenir ce rôle de troisième, car il s'agit de discours, d'un autre discours dans lequel la valeur de vérité est reconnue comme telle et non confondue à la valeur de réalité.

Le troisième est plutôt à lire comme troisième dimension. Dans l'enlacement, on ne saurait repérer quel rond est dessus ou dessous, car chaque rond est à la fois dessus et dessous du même voisin. En revanche, dans l'écriture du nœud borroméen, on lit très bien cette troisième dit-mention, car chaque rond est au-dessus d'un de ses voisins et au-dessous de l'autre. Cette troisième dit-mention n'est pas dans la page d'écriture comme telle, puisque celle-ci est écrite toujours et exclusivement en deux dimensions, mais on peut la lire

symboliquement par la *convention d'écriture* qui interrompt le trait passant dessous au profit de la continuité du trait passant dessus.

A mon sens, c'est cela, la psychanalyse, et non les luttes pour faire valoir une théorie contre une autre. C'est la psychanalyse au travail de la pratique.

Ceci dit, la théorie que je déduis de cette pratique me paraît bien proche de la théorie lacanienne de la forclusion du Nom-du-Père. La fonction du Nom-du-Père n'a pas été tenue : selon ses dires, la mort d'un enfant et l'aveuglement d'un autre ont été présentés comme de la réalité. Cette réalité devait orienter toute sa vie, comme l'oracle d'Œdipe. Or, l'orientation est symbolique puisqu'il s'agit de lettres posées sur le terrain par un sujet, en fonction de sa position sur ce terrain, qui est imaginaire. Le temps complète le sens de l'orientation, car personne ne sait de quoi l'avenir est fait, cet imaginaire de l'avenir étant cependant orienté par le réel⁵ de la mort, zone inorientable (on ne sait pas de quoi elle est faite) délimitant le bord de l'imaginaire. Or, si cet avenir est posé comme réalité déjà là, ça élimine du coup la place du sujet qui n'a plus aucun rôle à jouer dans cette orientation qui pourtant le concerne.

Ceci demanderait encore de plus amples développements, mais je n'avais pour ambition que de vous donner un aperçu rapide de ma façon de travailler la psychanalyse. Ça se théorise n'est-ce pas ? Et c'est encore mieux si on théorise en dialogue avec d'autres plutôt que d'avancer une théorie sortie toute armée telle Athéna, de la cuisse de Jupiter.

De la kleptomanie

Un certain nombre de femmes m'ont parlé de leur tendance à la kleptomanie. Impulsion à voler quelque chose, n'importe quoi, n'importe où, parce que c'est considéré comme une revanche, voire une vengeance : c'est récupérer quelque chose considéré comme un dû qui n'a pas été donné. En bref : le phallus. Ce cheminement n'est évidemment pas conscient dans la vie de tous les jours et ne se révèle qu'à l'analyse. Je l'ai rencontré aussi chez un petit garçon qui n'avait cessé de chiper des objets à ses petites camarades de classe, soit, sa façon à lui de tromper la castration en reprenant par avance, comme un dû et comme prévention, ce qu'il croit qu'une fille pourrait lui prendre.

Il m'a fallu presque dix ans pour comprendre qu'il s'agissait de la même chose chez Latifa (autre *pseudo*) : elle présente le même structure féminine de vol de l'objet phallus, c'est-à-dire la même tendance à la kleptomanie, mais elle n'en ressent que la culpabilité qu'elle attribue toujours à l'autre ; ça devient une psychose parce qu'elle refoule complètement toutes les étapes intermédiaires, il ne reste que : « les gens pensent que je suis

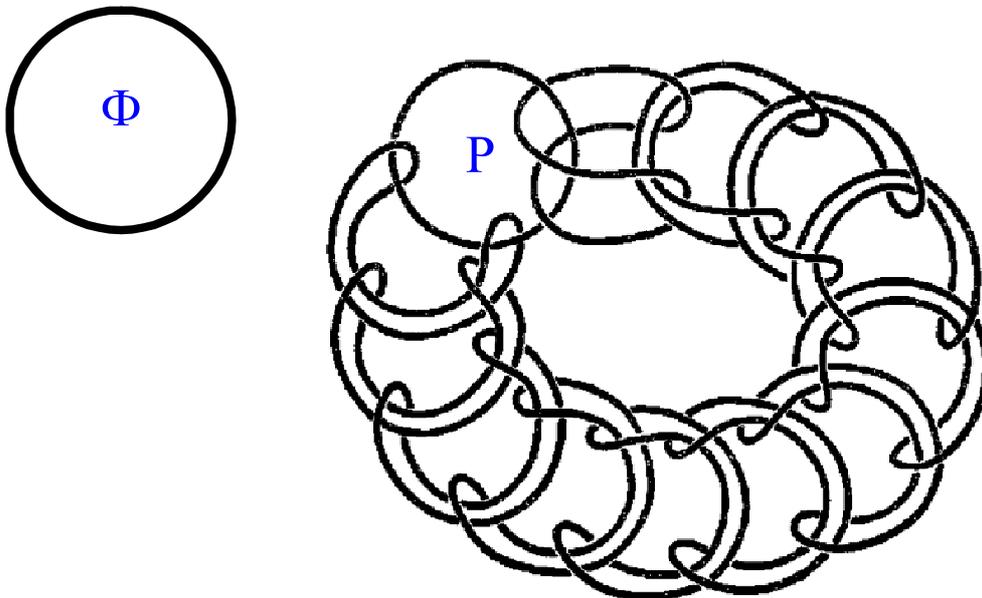
⁵ Lacan, *Le Sinthome*, 16/ 03/ 76 : « *D'où vient le feu? Le feu, c'est le Réel, ça met le feu à tout, le Réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du Réel. Le Réel en est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu. On y est arrivé, quand même, à ça. Pas de limite à ce qu'on peut imaginer comme, comme haute température. Pas de limite imaginable pour l'instant. La seule chose qu'il y ait de Réel, c'est la limite du bas. C'est ça que j'appelle quelque chose d'orientable. C'est pourquoi le Réel l'est. Il y a une orientation, mais cette orientation n'est pas un sens.* » Dans ce passage, Lacan cherche comment articuler le réel et l'imaginaire, mais n'y parvient qu'au pris d'une erreur. Le réel est bien du côté du zéro absolu. Ce faisant, il oriente l'imaginaire de la température de bas en haut. Et c'est bien parce que, en tant que tel, le réel n'est ni orienté, ni orientable. En revanche, il donne un repère de limite à la fonction d'orientation : il établit un zéro à partir duquel on peut compter. C'est bien cela qui donne sens, contrairement à ce que dit Lacan dans ce court extrait. Il conviendrait plutôt de dire : cette orientation n'a pas de signifié ni de signification. En effet, la température, cela ne veut rien dire en termes de contenu, contrairement à l'éprouvé du chaud et du froid. Par contre, ça a un sens, ce pur sens de parcourir une graduation allant du zéro comme limite à un infini supérieur. Ainsi la vie humaine est-elle orientée par le réel de ses deux extrémités, l'origine et la mort, dont nous ne savons rien. C'est le feu qui a détruit l'usine (représentant la fonction sous la forme de l'origine) dans le rêve que j'ai raconté dans le premier chapitre.

une voleuse » lui-même tronqué en « il y a des bruits qui courent sur moi » qui peut être lu comme un classique du délire de persécution.

Or, si j'en crois la théorie, la différence entre les deux cas viendrait de la « forclusion du Nom-du-Père » qui serait responsable de la psychose. Latifa ne présente pas un « inconscient à ciel ouvert », autre caractéristique de psychose, car, avant l'analyse, elle n'était pas plus consciente des raisons de sa kleptomanie. Par contre, tous les reproches qu'elle s'adresse à elle-même lui reviennent de l'extérieur sous la forme des bruits qui courent, vérifiant la formule : « ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel ». Le danger serait alors d'en déduire la forclusion du Nom-du-Père parce que c'est prévu par la théorie. D'un autre côté, dans les autres affaires de kleptomanie que j'ai entendues, rien ne revenait dans le réel. On peut dire que le refoulement s'était accompli avec un certain succès. La kleptomanie, comme retour du refoulé, suffisait. La personne volait des objets, comme ça, de temps en temps, sans se sentir plus coupable que ça, voire même en éprouvant un certain contentement d'avoir récupéré un dû.

Il s'agit donc bien toujours de la même structure, mais dont les modalités diffèrent. Il faut se rappeler ici que dans une chaîne borroméenne dépourvue d'erreur, où tous les ronds sont pliés, aucun rond ne vient représenter le phallus, pas plus que le Nom-du-Père : la fonction fonctionne en l'absence de toute représentation d'elle-même dans le discours.

Ce qui est à l'extérieur, c'est le phallus. Mais en ce qui concerne les femmes, n'est-il pas toujours vécu comme à l'extérieur ? À moins qu'il ne s'agisse d'un paradoxe : toujours à la fois dedans et dehors, car c'est bien parce qu'il a été vu dehors (ou que son absence a été vue dehors, pour un garçon) qu'il en reste une écriture dans la mémoire, c'est-à-dire dedans (ou qu'il reste la trace de cette absence d'écriture dedans, pour un garçon). La kleptomanie serait cependant la trace laissée à l'intérieur, comme symptôme représentant la perte du phallus par un accrochage tenace à un objet qu'il faut récupérer dans l'extérieur. Cet accrochage, ce serait l'enlacement résultant de l'erreur de croisement que j'ai présenté plus haut.



Lorsque j'interroge Latifa sur le contenu des « bruits qui courent », elle me répond le plus généralement qu'elle ne sait pas ; ça n'a pas de signifié. Ce n'est que fort récemment dans l'analyse qu'elle a pu s'y reconnaître sous les traits de la voleuse, celle qui reprend ce

dont on l'a privée. Ça ne parle toujours pas de phallus : c'est moi qui l'ai déduit du reste de son discours. Elle m'avait dit un jour avoir rêvé de son mari castré ; elle avait alors rapidement admis que c'était la réalisation d'un désir de vengeance à l'égard de cet ex-mari dont elle gardait le plus mauvais souvenir.

C'est ainsi que je situe l'écriture de ce phallus : d'un côté la fonction langagière fonctionne, elle peut parler, et me parler de façon tout à fait cohérente de ce qu'elle vit, et le phallus se situe dans la troisième dit-mention qui organise le caractère borroméen de la chaîne ; de l'autre, le phallus reste à l'extérieur, comme non-dit, non-mentionné, non dit-mentionné : la langue est réduite à de simples bruits qui courent, dépourvus de signifié et de signification, mais se ramenant à cette fonction du phallus en tant qu'il repère théoriquement ce qu'on ne peut pas nommer, l'absence, et singulièrement l'absence de représentation du féminin. Comme le réel qui oriente, cette absence de représentation fait courir des bruits sans représentation tout en orientant les représentations en une chaîne qui produit cependant d'autres représentations tournant autour.

Cette préoccupation constante pour ce que les gens disent est par contre à l'intérieur, sous la forme du croisement raté que j'avais signalé d'abord, qui introduit un enlacement au sein de la chaîne, là où s'accroche le rond non plié, celui qui, donc, ne présente pas d'équivoque. La pliure de chaque rond se laisse lire en effet comme la possibilité de double sens pour chaque signifiant et chaque énonciation. En revanche, la seule chose dont Latifa soit sûre, c'est que des bruits courent sur son compte : là, le rond n'est pas plié et renvoie à l'absence d'un rond dans la chaîne, qui permettrait que tous les ronds soient pliés. Peut-être serait-il plus judicieux, en l'absence d'autres éléments, de parler ici d'une forclusion du phallus plutôt que d'une forclusion du Nom-du-Père.

Néanmoins, après 10 ans de travail, elle a appris à repérer très rapidement ce qu'elle nomme à présent « se faire des idées ». Lorsqu'elle me raconte un épisode de ce genre dans lequel elle suppose que telle personne a dû penser du mal d'elle, elle le ponctue à présent d'une question : « est-ce que je me fais des idées ? ». Il me suffit alors de lui répondre : « Puisque vous me posez la question... c'est que vous en avez une idée ! » pour qu'elle confirme à son plus grand soulagement qu'il s'agissait bien de cela. Nous sommes alors en bonne posture pour analyser le pourquoi et le comment se fait-il que ce soit produit de nouveau dans telles circonstances et avec telle personne. C'est une façon comme une autre de réintroduire tout doucement le rond au sein de la chaîne, ce qui suppose quelques triturations, coupages et pliages, au niveau du rond non plié et de ses voisins. Par coupages et pliages, j'entends des échanges verbaux qui tous visent à remettre du lien entre les événements évoqués, et entre ceux-ci et certains événements de son enfance et de son adolescence qui ont marqué le début de cette forme de symptôme. Notamment le simple vol d'une pièce de 1Franc dans la caisse des pourboires du commerce qui l'avait vue travailler pour la première fois.

Des effets du changement de nom

Mais que puis-je dire du Nom-du-Père ? En examinant l'œuvre de Joyce, Lacan y trouve des arguments qui mettent clairement en cause le nom du père :

Le Sinthome, 20 janvier 76 :

Donc, il apparaît que le père a changé de nom. Et il a changé d'une manière qui est assez intéressante, selon une formule juridique qui s'appelle "deed poll" (≠ indenture). Deed, c'est-à-dire un acte, un acte, mais poll évoque, décrit en quelque sorte ce qu'est l'acte, du point de vue du document. C'est un document qui est rogné. Et il est rogné, ce poll qui décrit

ce qui est rogné, est également ce qui décrit ce qui est étêté, n'est-ce pas, ce qui est décapité. Un têtard, un arbre qui a été rogné, c'est "a polled", et poll peut désigner aussi la tête. Alors, le "deed poll", c'est ce type d'acte particulier qui est rogné. Il a cette caractéristique de ne comporter qu'une partie, c'est un acte qui est, c'est (p9->) pour ça qu'on dit par décret, n'est-ce pas, il a décrété que, et cela s'oppose à, cela se distingue au moins de "indenture" qui est un acte déchiré, selon justement une indentation, pour être confié aux parties, n'est-ce pas, aux deux parties, ou deux ou plusieurs parties. C'est, nous dit-on, nous dit Joyce, de cette manière que le père a changé de nom. Il a changé de nom, il a changé quel nom?

"Nullement", dit Martin. "Ils Wont que le nom en com.." Ah oui, "Est-ce qu'il est cousin du dentiste Bloom?" dit Jack (?). "Nullement", dit Martin, "ils n'ont que le nom de commun. Il s'appelait Virag. C'est le nom du père qui s'est empoisonné."

Et, en anglais, ça donne ceci: "The father's name that poisoned himself". Où l'on entend, presque, que c'est le nom qui s'est empoisonné, n'est-ce pas. "The father's name " ; il y a une espèce de jeu sur le génitif, qui fait, sur la position du nom du père, qui fait que c'est le nom qui semble s'être empoisonné.

Le problème, c'est qu'il ne s'agit pas seulement du génitif : en employant « *himself* », le locuteur fait bien référence à « *father* » ; s'il avait voulu faire référence au nom il aurait dit « *itself* ». La traduction française ne peut évidemment rendre cette nuance.

Cependant, admettons : ceci est peut-être⁶ vrai en ce qui concerne Joyce. On pourrait en effet concevoir que, en-deçà de la question du nom, l'empoisonnement d'un père n'est pas sans laisser des traces dans l'histoire familiale. Mais je ne trouve rien de semblable chez ma Latifa ni chez la quasi-totalité des gens venus m'apporter un délire. Je ne veux pas dire que je n'ai pas trouvé de changement de nom selon la procédure du *deed poll*. Je conçois qu'on ne risque guère d'en trouver qu'en Irlande, et qu'il peut y avoir bien d'autres procédures aboutissant à l'empoisonnement du nom. Pourtant Latifa a changé de nom selon une procédure culturelle bien connue qui n'apporte la plupart du temps aucun dommage : le mariage. Selon les moments, elle emploie le nom de son père ou le nom de son mari, dans une ambigüité certes pas très assurée, mais dont elle ne dit rien qui lui fasse problème.

Une de mes amies s'interroge aussi sur le changement de nom de son grand père, réfugié yougoslave, cette fois, qui a pris le nom du petit village de Bourgogne dans lequel il avait trouvé refuge pendant la guerre. Là non plus, pas la moindre forclusion du Nom-du-Père par la suite. Ça ne veut pas dire sans problème.

D'un autre côté, j'ai eu affaire à une foule de gens dont aucun changement de nom n'a émaillé l'histoire, et qui faisait état de délires extrêmement sévères. Ce titre, nous pourrions citer Schreber, dont le problème semble-t-il, fut plutôt d'avoir eu trop de père c'est-à-dire un père bien trop rigide et sévère. « Un père qui fait la loi sur tout » disait Lacan, et qui, de ce fait, est bien plus susceptible d'être pris en défaut.

Tout cela accumule suffisamment d'arguments pour bien dissocier la fonction dite du Nom-du-Père, qui n'en a que le nom, de la personne occupant cette place de père, voire même de la question concrète du nom que porte le père.

Le Sinthome 13/04/76

Je pense qu'effectivement le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un Sinthome ; c'est pas la psychanalyse qui est un Sinthome, c'est le psychanalyste ; c'est en ça que je répondrai à ce qui m'avait été posé comme question tout à l'heure c'est que

⁶ Et ça se discute, ce que j'ai fait partiellement dans « Le rêve de l'analyste » Note 11 p 65.

*c'est le psychanalyste qui est en fin de compte une aide dont aux termes de la Genèse, on peut dire que, que c'est en somme un retournement, puisqu'aussi bien l'Autre de l'Autre, c'est ce que je viens de définir à l'instant comme là, ce petit trou⁷, que ce petit trou à lui tout seul puisse fournir une aide, c'est justement en ça que l'hypothèse de l'Inconscient a son support. L'hypothèse de l'Inconscient, Freud le souligne, c'est quelque-chose qui, qui ne peut tenir qu'à supposer le nom du Père, **supposer le nom du Père, certes, c'est Dieu, c'est en ça que, que la psychanalyse, de réussir, prouve que le nom du Père on peut aussi bien s'en passer; on peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.***

Je crois que c'est ce dont il s'agit dans mon rêve de Cédric : l'analysant et l'analyste comme les maillons d'une chaîne. J'en ai parlé plus haut en faisant référence à la chaîne d'*Encore*. Mais dans *le Sinthome*, six ans plus tard, Lacan prend le Sinthome comme un rond permettant la réparation d'un nœud dont un croisement a raté. Je prends très au sérieux cette affirmation de Lacan, mais avec surprise : la surprise de trouver dans Lacan ce dont je ne cesse de faire l'expérience, dont mes rêves témoignent, celle où je suis pris dans le transfert comme un maillon de la chaîne ayant éventuellement le pouvoir de la maintenir en place. Dans le rêve dont je viens de faire le récit, c'est mon image du corps qui tient lieu de maillon. Je crois que le rêve se sert de cette métaphore en tant que l'image contribue à la tenue de cet ensemble de pulsions qui tirent à hue et à dia, mon image comme reflet proposé au corps de l'autre. Mais aussi cette image sert de métaphore à mon activité d'écoute, celle qui permet aux maillons de la chaîne, les signifiants, de s'articuler les uns aux autres en un discours qui trouve en lui-même sa propre référence et non plus en la parole d'un père confondue avec la réalité.

A contrario de l'histoire de Joyce (mais que savons-nous vraiment de son histoire⁸ ?) la bible attribue au changement de nom d'Abraham la capacité de devenir le père de nombreuses nations :

Genèse 17 : 5-6

17.5

On ne t'appellera plus Abram ; mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations.

17.6

Je te rendrai fécond à l'infini, je ferai de toi des nations; et des rois sortiront de toi⁹.

⁷ Lacan fait référence à l'espace délimité par le croisement du rond R et du rond I dans son écriture du nœud borroméen. Je considère qu'il s'agit d'un trou *dans le savoir* sur une surface, comme le blanc d'une zone inexplorée sur une carte de géographie. Il ne s'agit donc pas du trou *dans une surface*. Autrement, il s'agit d'un réel comme tel. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre : *impossible* d'en trouver un. Ceci correspond à la définition de Lacan : « le réel, c'est l'impossible ». Par ailleurs, cela nous amène à reconsidérer la nomination des ronds en RSI : cette nomination n'est pas satisfaisante, car elle induit une fausse idée de l'articulation entre topologie et concepts psychanalytiques. J'ai travaillé tout cela par ailleurs, notamment dans : <http://topologie.pagesperso-orange.fr/theorie%20du%20noeud%20borrom%E9en.htm>. Cela nous entrainerait trop loin ici. Je me bornerais à faire remarquer que Dieu, il est *impossible* de le rencontrer. En ce sens, c'est un réel. Mais c'est aussi le père qui engendre le ciel et la terre : en ce sens, il s'agit du nom qu'on donne à la fonction d'engendrement, le Nom-du-Père, P. Alors, topologiquement, il s'agit bien d'un trou dans une surface, d'un trou en tant que le symbolique, c'est le trou.

⁸ Qu'il y ait de la psychose dans la manière dont Joyce triture le langage dans ses œuvres, oui. Que cela fasse de lui un psychotique, c'est une toute autre histoire et d'ailleurs j'ai déjà dit ce que je pensais des diagnostics : nous n'en avons pas besoin en psychanalyse.

⁹ Je remercie ici chaleureusement Sabine Chagny, éminente spécialiste de la Bible, d'avoir attiré mon attention sur ce fait et de m'avoir procuré cette citation.

Certes, le changement de nom et la nécessité de se faire un Nom a fécondé la production littéraire de Joyce.

Nous n'avons donc pas fini de nous interroger sur la question.

Rêve de Laurent

Je parcours les rues d'une petite ville très jolie où des pavillons bas et coquets longent des rues sans voitures ; chaque quartier est sous le signe d'un cheval. J'ai un regard sur le dernier d'entre eux, représenté par une sculpture de plastique rouge représentant en fait un indien entouré de plumes. Puis, c'est la préparation au mariage d'un jeune couple. Ils doivent tous les deux rédiger un texte qui sera lu publiquement à la cérémonie, et ceci sous le signe d'un lieu ; l'homme, grand, cheveux courts, manteau de laine vient montrer à sa fiancée le lieu où il a rédigé son texte ; il lui fait traverser un gazon boueux, enfin, traversé par un chemin en diagonale aux ornières boueuses. Au bout de cette diagonale, à l'extrémité du gazon, un tas de gravas surmonté de plusieurs petites arches dessinant un pont en dos d'âne. Peut-être qu'il y a aussi une sculpture de cheval paisible, paissant.

Dans l'histoire on sait que la jeune femme n'a encore rien rédigé, mais c'est pas grave, elle va bien parvenir à le faire avant la cérémonie. L'homme est très heureux de lui montrer son endroit.

Le jeune fiancé ressemble tout à fait à mon analysant Laurent (*pseudo*). Dans le rêve, il montre un empressement qui est exactement l'inverse de ce qu'il me dit au moment du rêve ; il est prêt à quitter sa compagne, au moment même où elle va accoucher. Quand lui-même est né, son père était loin du foyer, et n'y mis pas les pieds pendant ses six premières années. Il a eu l'idée d'avoir un enfant au moment même où son père est mort. « Un petit Antoine » avait-il dit, le prénom de son père étant Antoine. S'il quittait effectivement sa compagne, il ferait donc exactement comme son père : ne pas être là au moment de la naissance, et comme c'est un petit Antoine, c'est reproduire leur séparation. L'histoire montrera qu'il n'aura pas eu l'envie de cette reproduction, mettant un point d'honneur à réaliser le contraire.

Ils ne sont pas mariés parce que, lui, ne veut pas, même si elle, elle veut très fort. Ils vivent ensemble depuis bien deux ou trois ans et là, un bébé est imminent. Or, ils ne sont pas de même nationalité. Lui seul est français. Lors des cours de préparation à l'accouchement, ils se sont aperçus incidemment qu'elle n'aurait pas les mêmes droits que lui sur l'enfant. Notamment, pas de sortie du territoire sans autorisation écrite du père. D'où, elle râle régulièrement et lui fait la gueule, au point qu'il en a marre et envisage de la quitter.

Je pense aussi au film : « Permis de mariage » où l'on voit Robin Williams en curé de choc imposer une préparation au mariage musclée aux tourtereaux ; notamment, ils doivent chacun écrire un texte dans lequel chacun exprime ses vœux par rapport à l'autre et au mariage. Dans le film c'est le contraire de mon rêve : la femme a écrit très vite son texte, tandis que l'homme n'a fait qu'un petit dessin animé au bas des pages du livre censé accueillir sa plume. Quand elle le découvre, elle est scandalisée de ce que son amoureux soit incapable d'exprimer ses vœux. Puis, à la fin, elle en dévoile l'interprétation : le dessin représente un petit camion qui roule puis escalade un tremplin et saute à travers un cercle de feu. Elle comprend : tu es prêt à affronter n'importe quel danger pour moi !

Sachant que le bon curé a interdit tout sexe avant le mariage, moi, j'ai lu évidemment autre chose : le camion-phallus n'a qu'une aspiration, c'est de sauter dans le cercle de feu de sa fiancée !

En rédigeant mon rêve, je pense à ma fille et à son amour des chevaux, accessoire que l'on met entre les jambes et qui permet de se sentir puissant. En parlant de l'indien, j'ai pensé

au dernier des mohicans et donc au dernier à faire encore de la psychanalyse, tandis que tout le monde est passé aux thérapies courtes. Néanmoins, un indien est aussi quelqu'un qui se présente toujours à cheval. La ville du rêve me fait penser au quartier résidentiel que nous habitons quand j'avais entre 14 et 17 ans, époque de mes premières amours non concrétisées pour la voisine Elisabeth. Ce quartier agit donc comme décor et contenant du rêve au moment d'une première mobilisation de ma libido.

La sculpture de plastique rouge me fait penser à un jouet, comme j'ai pu en avoir, des cowboys et des indiens de plastiques, hauts de quelques centimètres.

Le gazon reste le gazon maudit (le pubis féminin), avec les ornières boueuses, qui sont la raie des fesses et le sexe féminin. Au bout est érigé le monument des vœux, bien sûr ! Ce pont aux arches multiples fait bien entre-jambe, avec le cheval (*encore* !) qui y trouve sa place de phallus métaphorique. En effet, c'est bien ça qu'il veut montrer à sa fiancée : son phallus érigé en monument. Et moi, je situe donc un cheval phallus au bout du gazon maudit, en beau déni de la castration. Ça ne change pas !

Ma fille a adoré se mettre des chevaux entre les jambes, les cowboys et les indiens se mettent tous des chevaux entre les jambes. Ça me renvoie à l'époque où je jouais avec ces figurines, même si je ne me souviens plus des jeux.

Je prête donc mes sentiments à mon analysant, mes sentiments à l'égard de ma fille. Dans le film, le curé ayant posé un interdit, je ressens cet interdit à l'égard de ma fille.

Lui-même est motivé par les sentiments à l'égard de son père, à reproduire à l'égard de son fils. Moi, je suis motivé par les sentiments à l'égard de ma mère (le gazon maudit) et de ma fille (les chevaux).

L'idée phare de cette histoire est celle-ci : c'est la mort de son père qui a engendré en lui l'idée d'un fils qu'il aurait pu mettre sur les genoux de son père, disait-il. Un fils qui s'appellerait du même nom que le père disparu. L'analyse lui a permis de prendre quelque distance avec cette idée et de donner un autre nom à cet enfant, qui reste néanmoins étroitement lié à l'idée de son père. En quelque sorte, tout se passe comme si la disparition d'un maillon de la chaîne devait aussitôt nécessiter son remplacement par un équivalent. Finalement Laurent donnera à son fils ce nom en position deuxième, derrière un nom original, non dépourvu de sens, mais néanmoins clairement érigé en voile de ce Nom-du-Père. Ce système de transmission de nom du grand-père est extrêmement fréquent. Je porte moi-même en deuxième prénom celui du père de mon père.

Autrement dit, l'idée de la disparition du père se présente comme impossible. La chaîne ne peut pas fonctionner si elle ne dispose pas d'un rond spécifique, aisément repérable, et représentant la fonction qui lui assure sa cohérence. Théoriquement, c'est tout à fait possible, en topologie en tout cas. Il semble que la réalité pratique s'en tienne à la nécessité d'un rond exceptionnel.

Le rêve représente mon transfert : je lui donne comme cadre une ville ou chaque croisement, comme ceux d'un rond avec un autre, est mis sous le signe du cheval, c'est-à-dire de ma fille c'est-à-dire de la fonction paternelle qui m'incombe. Croisement des générations, croisement de l'objet et de la fonction, croisement nécessaire d'un homme et d'une femme aux fins d'engendrement. Le cheval (et par métonymie, l'indien) est ici ce rond spécial qui permet à la chaîne de tenir, cette chaîne aux multiples ronds parmi lesquels les représentants de ma fille et celui de mon analysant. Les connotations du cheval en font un animal phallique. Il est donc à la fois phallus et Nom-du-Père. Il écrit à sa manière à chaque croisement de rue de mon rêve, ce que la topologie écrit avec une interruption dans la continuité d'un fil : la troisième dit-mention absente de l'écriture.

En montrant l'origine de son texte, mon analysant foule le gazon maudit du lieu de l'origine, le pubis maternel. Je dis *mon analysant*, mais il s'agit en réalité de *son représentant dans les écritures de ma mémoire*, c'est-à-dire la concaténation de tout ce qu'il m'a dit de lui,

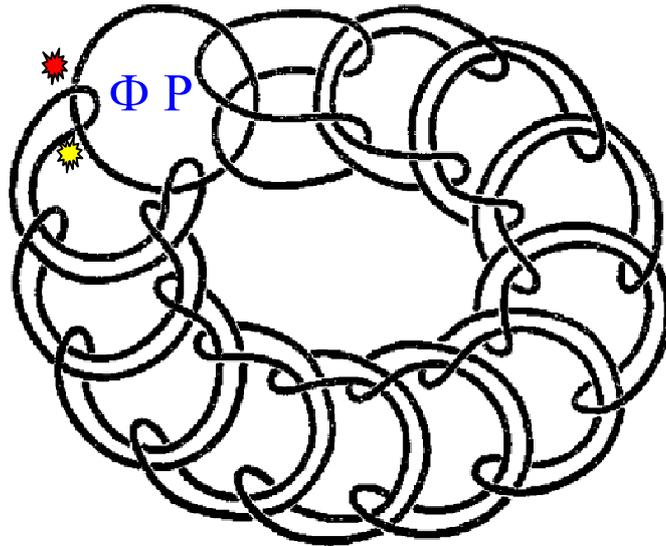
vraisemblablement déformée par tous les éléments de mes propres écritures mnésiques qui y sont rattachés par métaphore ou métonymie. C'est bien en ce sens qu'il s'agit de l'inconscient, et non du mien ou du sien. L'inconscient, c'est-à-dire l'Autre au sens lacanien du terme. On pourrait émettre la crainte de la confusion. Bien au contraire, l'accrochage des signifiants, devenant lettres dans la mémoire, ceux que j'ai entendu de mes analysants à ceux que j'ai écrit du fait de ma propre histoire, constitue un formidable aide-mémoire. Les analysants sont souvent étonnés de ce que je me souviens d'éléments qu'ils m'ont raconté il y a fort longtemps. Aucun miracle à cela : ces éléments sont écrits dans des modalités différentes au titre d'une structure commune, celle qui fait le tiers entre tous les êtres parlants, le langage.

Rolande et son beau père

Elle est venue me voir parce qu'elle faisait des cauchemars toutes les nuits dans lesquels elle revoyait la scène qui s'était déroulée régulièrement dans sa réalité d'adolescente : son père lui prodiguant des attouchements dans son lit, tandis qu'elle tente vainement de se défendre. Elle n'avait jamais dit ça à personne, même pas à son mari. La formulation de ce secret trop longtemps gardé l'amène enfin à se décider à en faire le reproche à son père, mourant, sur son lit d'hôpital. A partir de là, elle enquête dans la famille et établit fermement ce qu'elle pressentait vaguement : que le mari de sa mère, qui lui a fait des attouchements lorsqu'elle était adolescente, n'était pas son père. Elle s'en ouvre à sa mère, qu'elle ne porte pas plus dans son cœur que ce substitut paternel envahissant, et celle-ci ne peut que confirmer cette vérité, confessant qu'elle avait elle-même été victime d'un viol avant le mariage. Rolande ne croit pas plus à cette version que ne corroborent pas les informations qu'elle a déjà glanées. Il semble que sa mère ait eu un premier amant à l'époque, dont elle ne veut pas admettre l'existence, pour quelque obscure raison. Comme on peut l'attendre après un tel travail de symbolisation, les cauchemars de Rolande s'espacent, puis disparaissent. Un certain apaisement s'installe dans sa vie.

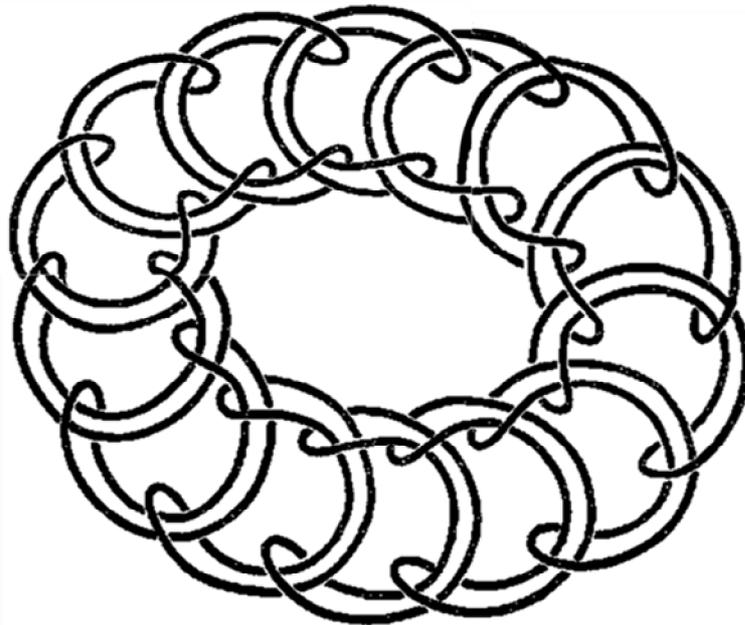
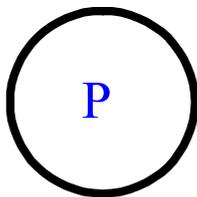
Pourtant, parfois, elle voit l'image de son beau-père devant elle, hallucination qui n'était jamais apparue auparavant. Là, serait vérifiée la formule : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Donc, un travail de symbolisation, effectué grâce à son analyse, remet les choses en place, dissipe le mensonge sur son père, lui permet d'exprimer ses affects à l'égard de ce dernier, permet la disparition des cauchemars, mais en contrepartie, elle voit parfois l'image de ce beau père devant elle : elle hérite d'une hallucination. Ce qui revient dans le réel reste cependant extrêmement limité et n'affecte en rien le reste de sa vie, dans laquelle elle se soucie surtout de la petite-fille qui vient de naître. Aucune chaîne ne semble rompue du fait de cet élément qui apparaît à l'extérieur de la chaîne.

Tout se passe comme si, dans un premier temps, la chaîne signifiante présentait la même erreur que celle écrite dans *Encore* :



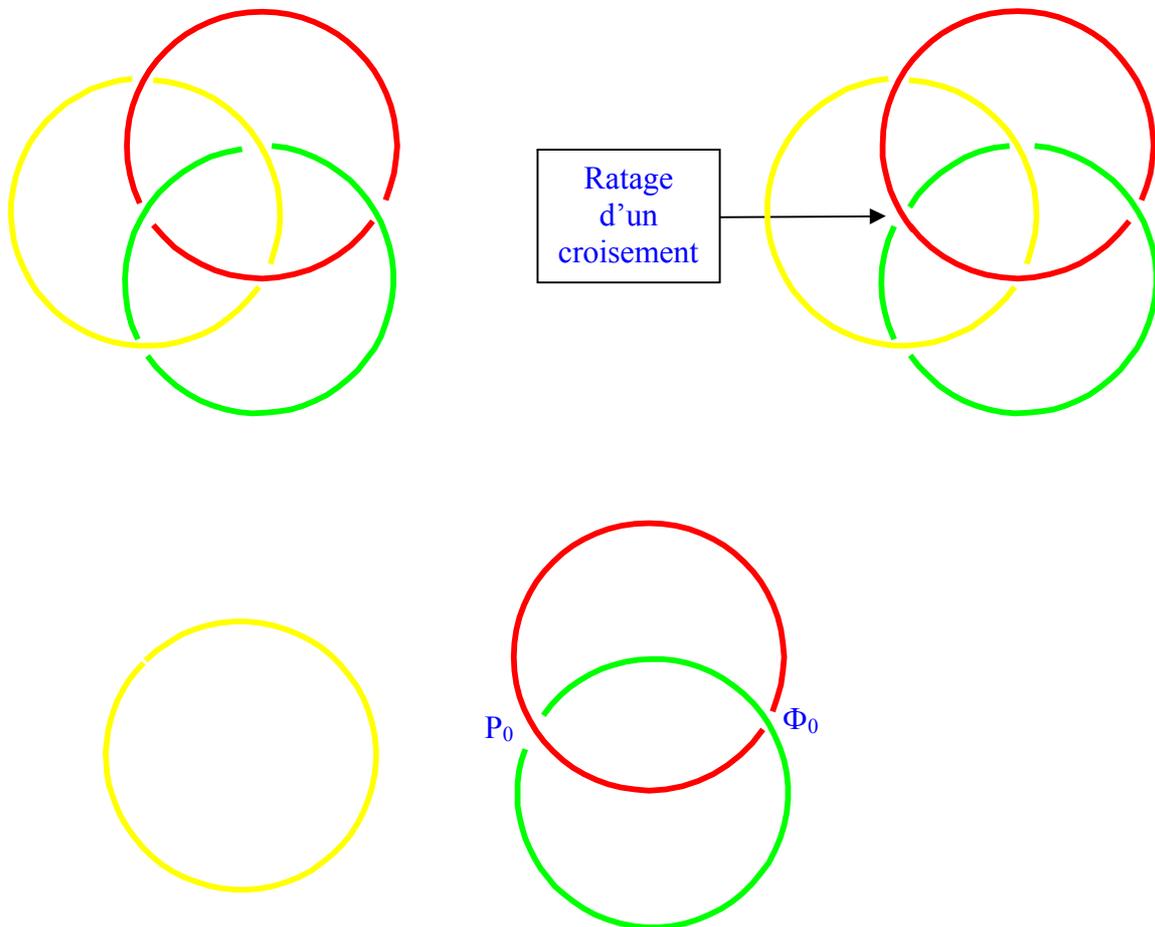
...c'est-à-dire avec un enlacement à l'endroit marqué, enlacement qui brise l'homogénéité borroméenne.

Cet enlacement serait une écriture du cauchemar de Rolande : inséré dans la chaîne, puisque présent à l'intérieur au même titre que son souvenir des attouchements perpétrés par son beau père. Ce serait le mode d'attachement des deux représentations « Rolande » et « Beau-père ». Ce qui s'est passé dans l'analyse pourrait s'écrire ainsi :



L'erreur qui laissait subsister un enlacement au sein de la chaîne a été réparée par élimination du rond litigieux, qui revient là, de l'extérieur, « l'image du beau père », tandis que la chaîne elle-même recouvre son fonctionnement borroméen. Le ratage d'un croisement n'en est plus un, une fois qu'on a enlevé le rond non plié ; car c'est seulement cette non pliure qui rendait le croisement fautif.

Notez aussi que ce n'est pas du tout la même chose sur un nœud borroméen à 3 ronds, où le ratage d'un croisement provoque le décrochage d'un rond tout en modifiant l'accrochage des deux restants de façon à les enlacer :



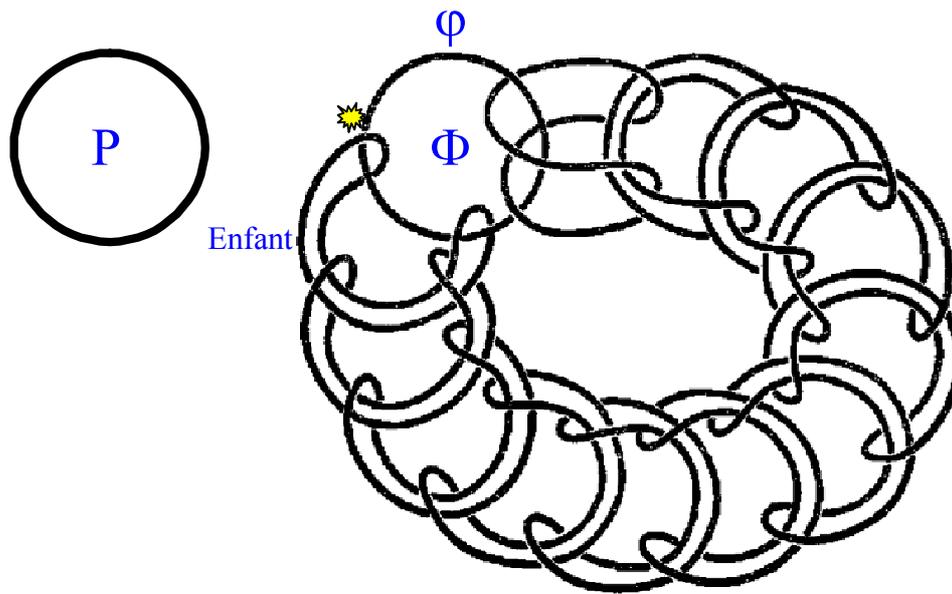
Le mode de croisement relatif à l'enlacement est ici forclusion du Nom-du-Père, notée P_0 ce qui n'était pas le cas dans l'enlacement inclus dans une chaîne borroméenne à ronds multiples.

Cependant, pourquoi ce père substitutif qui était à l'intérieur apparaît-il à l'extérieur, dès lors qu'il est remis à sa place ? Sans doute faut-il prendre au pied de la lettre cette formule, ainsi qu'à dû le faire Rolande. Au moins pouvons-nous nous en saisir comme hypothèse. La place de cet homme n'étant pas celle du père, elle le rejette hors du lieu où elle avait cru pouvoir l'admettre pendant tant d'années. Bien entendu, elle *croit* pouvoir le rejeter, car on ne se débarrasse pas comme ça du vécu écrit dans les livres de la mémoire. C'est pourquoi il revient de l'extérieur. Elle a seulement réussi à inverser les valeurs intérieur-extérieur. L'écriture est toujours là, mais elle apparaît de l'autre côté.

Vous me direz peut-être : c'est l'image qui apparaît ainsi à l'extérieur et pas le nom. Oui, et alors ? J'ajouterais : en effet, c'est un personnage qui est rejeté et non la fonction du Nom-du-Père, celle qui assure la cohésion de toute chaîne signifiante et qui n'est pas forcément corrélée au personnage occupant la place dite du père, qu'il soit le père biologique ou même symbolique. Car l'homme qui a occupé cette place auprès de Rolande était bien un père symbolique.

D'un autre côté, il pourrait être tout à fait judicieux de laisser subsister un enlacement dans la chaîne, car à côté de cette hallucination tout à fait ponctuelle, tout ne tourne pas rond.

Rolande me parle d'un refus systématique de la sexualité en même temps que d'une fixation quand même bien étrange sur les enfants. Elle ne cesse regretter de n'en avoir eu qu'un, au point de s'être fait offrir par son mari deux poupées bébés réalistes qu'elle pouponne, nourrit et change avec le plus grand bonheur. Mais, s'il en est ainsi, où est le problème ? Dans la sexualité absente dont elle se plaint cependant. Sans le savoir, elle vérifie vraisemblablement l'équation [phallus = enfant], sans que cette équation puisse présenter quelque souplesse et réversibilité. Or, la fixité d'une représentation dans son accrochage à une autre, voilà bien ce que la topologie écrit sous le registre de l'enlacement.



J'inclus cet enlacement des consistances (des ronds) de l'enfant et du phallus imaginaire (ϕ) à l'endroit de l'erreur du dessin *d'Encore*, qui s'avère finalement bien féconde, une fois repérée. Le phallus symbolique (Φ) reste, comme le Nom-du-Père, dans le trou, représentant de l'absence ininscriptible comme telle, mais susceptibles d'écritures substitutives comme celles-ci.

Voyons alors un autre cas dans lequel il ne s'agit que du nom et pas du tout de l'image.

Fodel¹⁰ et l'usurpation d'identité

Fodel était venu me voir sur les conseils de son psychiatre. Il avait peur de tout, notamment d'être suivi en voiture et à pied, par des gens qu'il soupçonnait appartenir à la police. D'une manière générale, il se sentait observé, et tout cela ne le laissait pas en paix. Il lui a fallu des années pour m'avouer l'attouchement léger qu'il avait un jour pratiqué, âgé de 17 ans, sur un bébé dont il avait la garde. Son sentiment d'être observé et suivi n'était autre que son sentiment de culpabilité qui lui revenait de l'extérieur, bien qu'il le ressente également très fortement de l'intérieur, sans quoi il n'aurait pas mis si longtemps avant de

¹⁰ Ceci est un pseudonyme, comme tous les noms que j'ai cité ici. J'ai déjà parlé de cet analysant dans mon texte « Psychose et nœuds » lisible sur mon site, dans le paragraphe : « Le transfert dans la psychose ». http://topologie.pagesperso-orange.fr/psychose_et_noeuds.htm

m'avouer ce qu'il considère comme une faute très grave. Là aussi, nous pourrions appliquer la formule : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Son sentiment de culpabilité ne serait donc pas symbolisé. Mais alors pourquoi le ressentait-il aussi de l'intérieur ? Et pourquoi le travail de symbolisation de l'analyse ne produisait-il aucun effet ? Peut-être que, comme Rolande son père (elle victime, et non coupable), il rejetait si fort cette culpabilité, qu'elle ne pouvait entièrement trouver place à l'intérieur.

Une souffrance supplémentaire est venue peu à peu remplacer ce sentiment pesant d'être suivi et observé. Il s'est mis à faire état de vertiges qui le surprenaient en des moments les plus divers, l'obligeant ensuite à un effort de concentration épuisant pour retrouver son équilibre en s'efforçant de fixer un point précis de l'espace et un seul. Nous avons investigué diverses hypothèses sur l'origine de ce nouveau symptôme, y compris l'usage d'un nouveau médicament. C'est une des possibilités qui n'exclue pas qu'elle s'appuie sur une autre, voire un tissage de possibilités se nouant pour en arriver à ce dérapage de la troisième dimension. En particulier, il semble qu'un accident administratif n'aie pas été pour rien dans cette histoire. On ne lui avait pas donné le passeport qu'il avait demandé. On attendait la fin de l'enquête, car il s'était avéré qu'une autre personne disposait déjà d'un passeport au même nom, prénom et date de naissance, que lui. Depuis, il pensait que c'était bien l'origine des vertiges: le fait que quelqu'un se serve de son identité l'avait mis en contact avec la police, celle qu'il redoutait si fort autrefois sans avoir jamais eu affaire à elle autrement que dans des soupçons quotidiens de filatures. L'enquête donnait du grain à moudre à son sentiment de culpabilité, toujours lié à la police depuis très longtemps, notamment depuis l'histoire du petit bébé. Ce quelqu'un d'autre qui avait son nom devenait son double imaginaire, dont il redoutait qu'il puisse commettre des délits dont on l'accuserait ensuite.

Fodel n'a jamais eu peur de moi, puisqu'il est toujours venu très régulièrement à ses séances. Il n'a jamais fait état du moindre soupçon de persécution à mon égard. Son travail avec moi a-t-il permis que je me constitue en Sinthome dont la fonction aurait été de diluer le sentiment de persécution en vertige identitaire ? Ce vertige pourrait-il se laisser écrire comme le moment (qui dure) de la coupure d'un fil, avant son nouage en une autre posture peut-être plus sinthomatique ? Toutes hypothèses à prendre en compte, sans oublier l'hypothèse du médicament qui ramènerait ce vertige à un endormissement subit contre lequel il serait obligé de lutter de toutes ses forces pour ne pas s'écrouler, ce qui s'assimilerait à la perception d'un vertige. Je précise que c'est lui-même qui m'a fourni cette dernière formulation, que je lui ai fortement suggéré d'aller répéter à son psychiatre.

Je n'ai pas eu de rêve à son propos depuis fort longtemps, bien que ça me soit arrivé quelque fois par le passé. Je n'ai donc pas d'éléments pour analyser ce que l'inconscient fait de notre accrochage l'un à l'autre. Je me souviens d'avoir rêvé autrefois à son propos exactement la même chose que son délire de persécution : la police me suivait et me tirait dessus. Il en résultait des trous de balle que je voyais s'inscrire dans la carrosserie d'une voiture. Il est clair que cela faisait référence à son expérience homosexuelle avec son cousin, qui a duré de l'adolescence l'âge adulte. Et, dans le transfert, je trouvais déjà la même structure que celle expérimentée avec Cédric plus récemment, celle d'un ancien rapport à ma mère, basé sur les lavements.

De l'histoire du petit bébé, il avait pu parler à ses parents ; mais de celle d'un cousin plus âgé ayant abusé de lui pendant des années, à l'adolescence, jamais, au grand jamais. C'était le pire de la pire des choses. Autrement dit, le surmoi affectait ce souvenir de toute sa force, au point de l'exclure de l'intérieur en le faisant revenir de l'extérieur : la police le suivait, derrière, de la même façon qu'elle cherchait à me tirer dessus dans mon rêve le concernant, de la même façon que Cédric me courait après dans les couloirs de l'aéroport. J'avais fait état d'un rêve semblable à propos d'un autre analysant encore, lors du premier colloque de Chengdu en 2002. C'était l'analysant lui-même qui me tirait dessus selon

l'expression bien connue « tirer un coup ». Nous avons là la structure du transfert dans diverses écritures selon une modalité qui rappelle tout simplement l'enchaînement des signifiants selon la formule $S1 \rightarrow S2$.

Dans ces rêves, je suis toujours identifié à l'analysant, comme son double. Sous cette haine apparente se glisse le fantasme de l'amour... sous sa forme homosexuelle, serez-vous tenté de compléter. Oui, sans doute, mais d'une manière bien plus radicale que ça : selon l'identification à la mère lors de la scène primitive, puisque dans toute analyse, il s'agit de concevoir un sujet. Nous pouvons en déduire que cette conception met l'analyste en position de laisser au sujet lui-même le soin de se concevoir. Du moins l'analyste en exprime-t-il le désir, ce dont ses rêves font état. Or, le désir de l'analyste, voilà bien ce qui fait fonction de moteur dans toute analyse. Le désir de l'analyste comme fonction de Nom-du-Père !

Les représentations de la fonction paternelle

Dans les rues de Joao Pessoa, au Brésil, j'ai trouvé cette fresque :

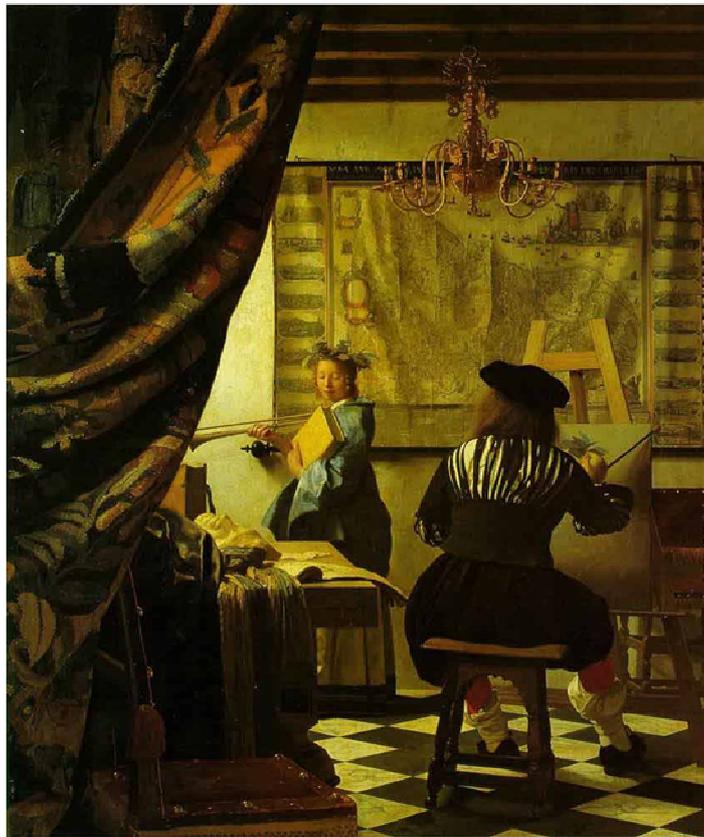


J'y lis une représentation de la fonction qui fabrique les représentations. Il me semble que l'artiste a réalisé son autoportrait dans l'acte de peindre : il sort des petits personnages du pot de peinture et les place sur le mur. Evidemment, il y a ambiguïté sur l'orientation de son geste. Après tout, peut-être prend-il des personnages de la réalité pour les plonger dans le pot de peinture, ce qui revient, au final, à en faire aussi des représentations. Dans les deux cas, c'est la même tentative : représenter l'acte de peindre. Ce n'est sans doute pas un hasard si les petits personnages ont l'aspect d'enfants, comme mon petit chinois, après tout. De même, comment lire l'embrouillamini de formes qui accueille les enfants en question ? Pourquoi pas un ventre maternel, aussi accueillant pour les enfants, œuvre de chair, que ce mur pour les représentations, œuvres de l'esprit. La seule chose qu'on y distingue, ce sont des cœurs, pouvant signifier qu'il y a de l'amour à accueillir ces enfantements, ou qu'il y a un cœur dans

ce ventre, qu'on entend au même titre que les mouvements, les éructations, les éclaboussures, peut-être issus des mouvements intestinaux. Sur des petits ballons, on lit aussi des lettres, dont je n'ai pas la clef.

Un intrus, cependant, semble en disharmonie avec cet univers de formes enveloppantes, rondes et souples : l'espèce de canon qui surgit de la gauche, tranchant sur l'ensemble par son aspect métallique, rectiligne et rigide. Une représentation du phallus, sans aucun doute, vraisemblablement le phallus du père, qui enseme la création à sa manière, en jouant les troubles fêtes dans la douce harmonie maternelle. Il est à noter qu'il se présente en symétrique de l'artiste, sa rectitude érectile s'offrant comme image du bras créateur.

Notre artiste s'inscrit donc dans la lignée de tous ceux qui ont tenté un portrait de l'acte de peindre, c'est-à-dire de la production de représentations. Parmi eux, je me bornerai à citer Vermeer, avec « l'Allégorie de le peinture » :



Curieux titre, puisque l'Allégorie explicite est Clio, la Muse de l'Histoire, munie d'un livre recueillant les mémoires du passé (le livre de Thucydide, d'après le livre de Cesare Ripa écrit au XVIe siècle à propos des emblèmes et des personnifications, intitulé *Iconologia*), d'une trompette de la renommée, et d'une couronne de lauriers. Vermeer fait allusion à un passé, en effet, mis en scène par la carte des Pays-Bas affichée au mur, selon l'orientation est-ouest en vigueur à l'époque (et non nord-sud comme aujourd'hui). Le peintre représenté porte un costume qui était à la mode quelque vingt ans avant la création de cette œuvre. De plus on peut voir sur le tableau qu'il commence une esquisse des contours à la craie blanche. On sait, par les radiographies, que Vermeer ne procédait jamais ainsi. Donc Vermeer peint en 1666, un artiste d'une période antérieure. Antérieur à quoi ? Au traité de Westphalie, (1648) qui mit fin à la guerre trente ans et autorisa l'indépendance de la république hollandaise (protestante) en effectuant une partition du pays, les Pays-Bas catholiques restant sous domination espagnole.

La carte de Pays-Bas a été bien repérée comme celle dessinée par dessinée par Claes Jansz Visscher en 1636. Il faut rappeler ici que Vermeer s'était converti au catholicisme pour se marier avec une femme catholique, et qu'il s'est ainsi retrouvé faire partie de la minorité catholique de Delft, ville essentiellement protestante.

C'est à partir de là que je vais m'autoriser à broder un peu sur l'interprétation purement historique qui actuellement prévaut. On vient de le voir, la partition politique et religieuse est imbriquée à la question du mariage de Vermeer, donc de la relation sexuelle. En effet le regard du peintre, qu'on ne voit pas, se laisse cependant deviner sur la ligne sombre qui joint la position de ses yeux avec le cou de son modèle ; cette ligne matérialise aussi la limite de la carte. Cette dernière présente une grande craquelure verticale qui, tout en coupant le pays en deux, semble tomber sur cette limite où le regard sort de la tête du peintre pour se poser sur le cou de la jeune fille, c'est-à-dire sur un autre bord, celui qui sépare la partie nue de la partie habillée.



On le sait, la carte n'est pas le terrain, et c'est cette désillusion qui se produit pour tout enfant qui rencontre un autre corps censé être un duplicata du sien propre et qui, au niveau du sexe présente un manque dans la représentation, la manque de phallus sur le corps féminin. Telle est, pour chacun de nous, la limite de la carte qui dès lors va focaliser le regard, spécialement autour de tout ce qui fait bord, que ce soit le vêtement, la chaussure, ou toute frontière qui se présente dans l'espace.

C'est là où la grande Histoire rejoint la petite, celle de tout un chacun dans ses démêlées avec la castration. Voyez la main droite du peintre, celle qui tient le pinceau : son gonflement n'évoque-t-il pas l'effet que produit la vue de la jeune fille, corolaire avec le fait même de concevoir, puis de donner naissance à une représentation ? Et cela ne se fait-il pas en fonction de l'histoire de chacun, notamment à partir des traces mnésiques concernant la conception (scène primitive) la partition d'avec le corps de la mère (naissance), et la

castration (perte d'une partie de soi-même). Lorsque le voile se lève sur ce tableau, ne sommes-nous pas en présence d'un couple où l'homme symboliquement en érection, féconde la vue de la femme en produisant une représentation d'elle-même, c'est-à-dire un enfant de l'art ?

Tel est le travail du rêve : à partir de ce qui n'a pas été digéré dans l'histoire de la journée précédente et dans l'histoire du sujet depuis sa naissance, le rêve tente cette digestion qu'on appelle symbolisation. Cette dernière présente deux modalités : l'exhumation de représentations existantes, mais refoulées et masquées par la censure, la construction de représentations qui n'avaient encore jamais existées, sur la base de traces obscures non encore élaborées en lettres. Témoins des premières, le masque posé sur la table, le rideau qui dévoile la scène, ici scène primitive puisqu'il s'agit de la conception de l'histoire d'un sujet. Indice des secondes, l'esquisse du tableau en train d'être peint, la craquelure de la carte, vestige d'une ancienne partition.

Le travail du rêve est donc la mise en œuvre de cette fonction dite du Nom-du-Père (paternité), travaillant en synergie avec la fonction phallique (masculinité) pour mettre au monde des représentations. Cette naissance, comme celle d'un corps, suppose d'abord une mise à l'intérieur (conception) suivie, après la gestation adéquate, d'une mise à l'extérieur (naissance), c'est-à-dire la possibilité du partage avec les autres.

On peut encore citer les célèbres *Ménines* de Velázquez. L'œuvre fut élaborée d'abord pour représenter le passage du pouvoir du père à la fille : elle y recevait le sceptre, c'est-à-dire ce symbole du phallus qui métaphorise aussi le commandement. Puis, un garçon étant né du couple royal, il prit la place d'héritier légitime. Le tableau perdait sa valeur dynastique, ce qui a vraisemblablement valu à Vélasquez l'autorisation de peindre autre chose à la place. C'est ainsi que le pouvoir politique céda la place, au sein de la toile, au pouvoir de commander aux représentations et que, tel Vermeer, le peintre s'est attaché à peindre l'acte de peindre, c'est-à-dire la conception, à gauche, par le père du tableau et la gestation au centre, sous les immenses robes de ces dames :



Par la porte du fond, là où se focalise le point de fuite, n'est-ce pas un nouveau sujet qui apparaît dans le monde ? Son geste de la main en direction de la porte ne ressemble-t-il pas au geste du peintre vers le tableau ? Comme par hasard, il s'appelle Don José Niéto... Velázquez et c'est le grand chambellan de la reine.



Il apparaît juste à côté du couple royal reflété dans le miroir, qui assiste à la scène tandis qu'il est censé poser pour le peintre. L'artiste a non seulement retourné son tableau, mais il a aussi retourné les éléments de la scène primitive : au lieu de l'enfant, médusé par le spectacle de ses parents en pleine activité amoureuse, il place l'adulte qu'il est devenu, concepteur et créateur, à la place du père, reléguant les parents présumés à la place du spectateur qu'il fut jadis. Ainsi Velázquez se fait-il un nom en se mettant au monde, aux dépens de ceux qui lui ont donné son nom (ses parents) et de ceux qui l'ont nommé à l'ordre de Santiago (le couple royal) dont il arbore fièrement la croix sur sa poitrine.

Conclusion

J'ai donc ouvert ce texte sur la façon dont j'ai moi-même choisi de me situer dans la paternité, c'est-à-dire d'une manière purement symbolique. C'est un choix conscient, mais je crois que nous y sommes tous, dans ce choix, que nous le voulions ou non. Et quoiqu'en permette les nouvelles possibilités de se confronter à la lecture de l'ADN comme preuve.

Par ailleurs, engendrer du texte, comme engendrer une œuvre, c'est s'auto engendrer : le désir émis par l'un d'entendre l'autre, engendre de la parole, donc du sujet. Ce ne sont pas les significations qui engendrent, mais le mouvement même de la parole en tant qu'il permet au sujet de dévoiler lui-même les significations qui le concernent.

La même structure se répète depuis la scène primitive, c'est-à-dire le désir de déposer sa propre petite graine de soi dans le ventre maman, à la place de papa. Et ne croyez pas que

c'est un fantasme typiquement masculin, vous n'imaginez pas le nombre de femmes que j'ai entendues me dire qu'elles avaient rêvé avoir un phallus et être en train de niquer leur mère. L'identification au père, écrivait Freud, est la plus primitive des identifications.

Paternité et masculinité (virilité) se soutiennent l'un l'autre dans la lutte contre la castration : être père pour se prouver et prouver au monde qu'on a un phallus ; être mère est du même ordre, dans le registre de l'équation freudienne : phallus = enfant. Avoir un phallus pour prouver qu'on peut engendrer, c'est-à-dire s'engendrer soi-même et donc être père de son destin, contre tous les oracles.

La fonction qui fonctionne c'est l'altération de l'Un par l'Autre et de l'Autre par l'Un, dans l'articulation de la masculinité et de la paternité, du phallus et de Nom-du-Père.

Quant à savoir si le Nom-du-Père est un signifiant spécifique ou pas c'est-à-dire un rond particulier, non plié, ou un dilué dans la chaîne, je ne saurais conclure. La chaîne borroméenne est un outil, support pour la réflexion. En aucun cas elle ne doit être considérée comme faisant loi dans le domaine de la pratique. Ceci est vrai pour toute théorie, d'une manière générale, ce pourquoi je me suis interrogé ici sur ce que la pratique peut nous dire du phallus et du Nom-du-Père, ou masculinité et paternité, comme il est formulé dans l'intitulé du colloque de Chengdu.

« Sur ce que la pratique peut nous dire » : cette formulation est elle-même sujette à caution. La pratique ne parle pas d'elle-même, il faut la faire parler. Alors, le sujet prenant la parole en son nom y projette forcément la somme des ses préjugés. Sommes-nous condamnés à la subjectivité et ainsi ne plus tenir valable ce qui est écrit que pour le seul auteur de ces lignes ? Ce fut l'un des arguments *princeps* de Michel Onfray dans sa charge contre la psychanalyse, disant que les trouvailles de Freud ne valaient que pour Freud lui-même. Selon lui, seul le père de la psychanalyse souffrirait de complexe d'Œdipe et du complexe de castration. Je lui avais répliqué dans un article écrit peu après sa parution, que moi-même j'avais découvert ces complexes chez moi et que, depuis, sur mon divan, je n'entendais que ça. Autrement dit oui, nous sommes condamnés à la subjectivité, ce qui est une excellente chose pour le sujet que nous devenons : plus il se découvre dans ses fondements les plus intimes, plus il se rapproche de la structure humaine dans son caractère le plus général.

Cette structure de l'être parlant, dont une grande partie est inconsciente, Lacan l'appelle le grand Autre. J'aime bien rapprocher cette dénomination de la locution bien connue: « c'est pas moi, c'est l'autre », lorsque l'ombre de la nuance d'un soupçon nous semble peser sur nous. Version Michel Onfray, cela donne : « c'est pas nous, c'est Freud ». Tout ce que nous n'acceptons pas de nos pensées, envie de tuer le père, désir de coucher avec la mère, nous l'attribuons à l'Autre. Ce qui fait l'efficace de la psychanalyse, ce qui permet au sujet d'advenir, c'est d'enfin accepter de s'y reconnaître. Ainsi, la colossale somme d'énergie dépensée inutilement à refouler ces pensées est rendue disponible pour la créativité, contrairement à l'idée assez répandue qui fait de la psychanalyse un inhibiteur de talent artistique.

J'ai discuté aussi de l'inversion qui se produit lorsque les parents vieillissants mettent leurs enfants en cette position idéale et surmoïque dans laquelle ils avaient eux-mêmes installé leurs propres parents. J'en parle pour moi et je n'ai guère de doute quant à l'aspect universel de cette proposition. J'ai détecté aussi une corrélation incontournable entre le désir sexuel et le désir de fécondation, qui n'est pas forcément le désir d'enfant pour un homme, sachant qu'il n'y a d'être homme ou de femme que dans le discours. Ce dernier, certes s'appuie sur l'anatomie mais glisse ensuite comme les mots le long d'une phase, comme les signifiants sur l'image du corps, comme la case vide dans le jeu du taquin. Cette dernière, métaphore de

l'irreprésentable du sexe féminin, peut donc se localiser n'importe où, sur n'importe quelle partie du corps et sur n'importe quel corps d'homme ou de femme qui se trouve contraint d'en faire quelque chose, puisque c'est la structure dont il est un élément. En faire quelque chose consiste, et c'est la source du désir, à trouver de ce manque fondamental le complément imaginaire, prenant forme d'enfant ou de phallus selon les personnes et les circonstances.

Cette corrélation entre désir sexuel et désir de fécondation, s'écrit en un autre vocabulaire comme l'articulation de la masculinité et de la paternité, du phallus et du Nom-du-Père. Le phallus est toujours ce qui vient en compensation du manque fondamental de représentation du sexe féminin, mais il peut prendre cette forme de l'enfant, ou de tout ce qui vient entre les jambes, cheval, moto, bicyclette... d'une manière générale, tout ce qui vient représenter le bouchon du manque : autorité, diplôme, savoir, mètre étalon, maître... Quant au Nom-du-Père, il peut prendre aussi bien la forme du père que celle de l'enfant, voire des petits enfants. Il s'appuie cette fois non plus sur l'imaginaire d'une complémentarité du manque, mais sur la colère jalouse qui contribue à détacher l'enfant de sa situation d'interlocuteur privilégié de la mère.

Richard Abibon

dimanche 13 mars 2011